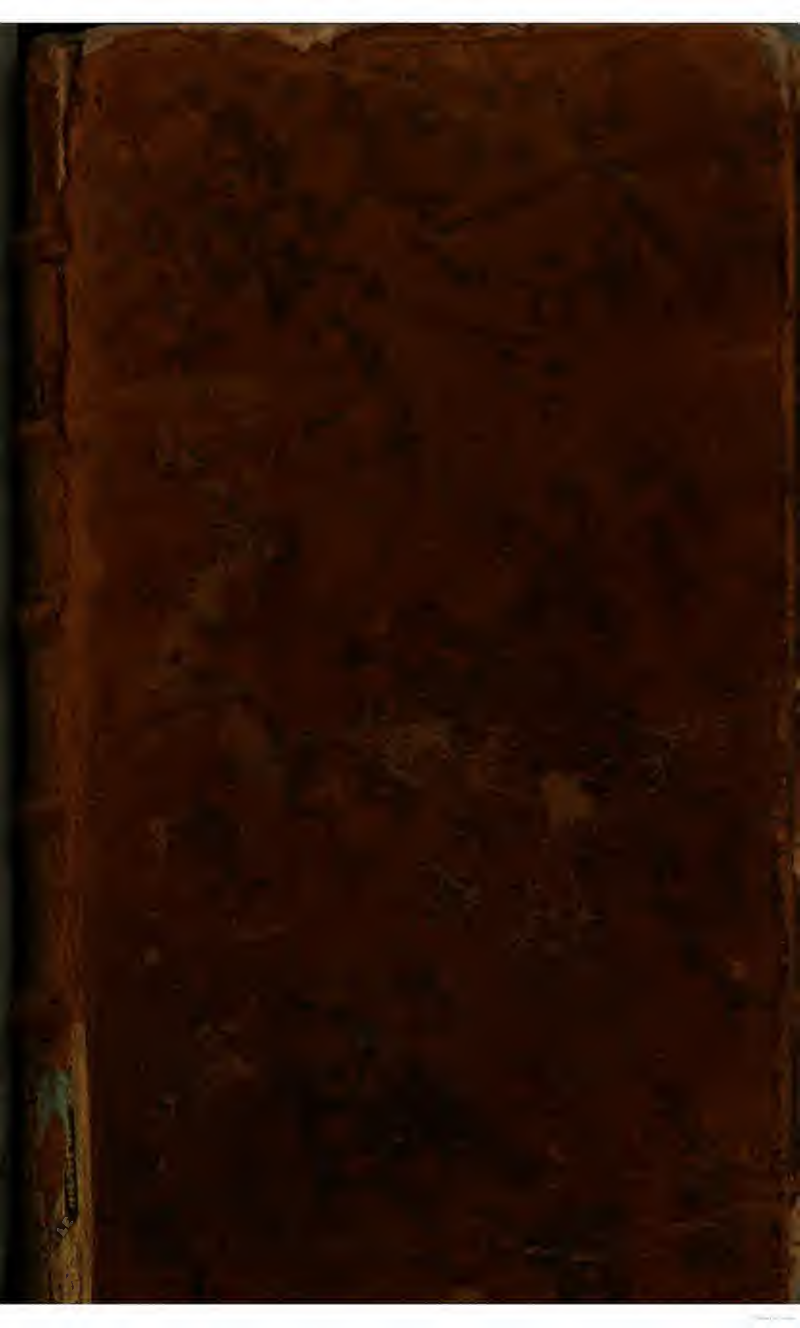
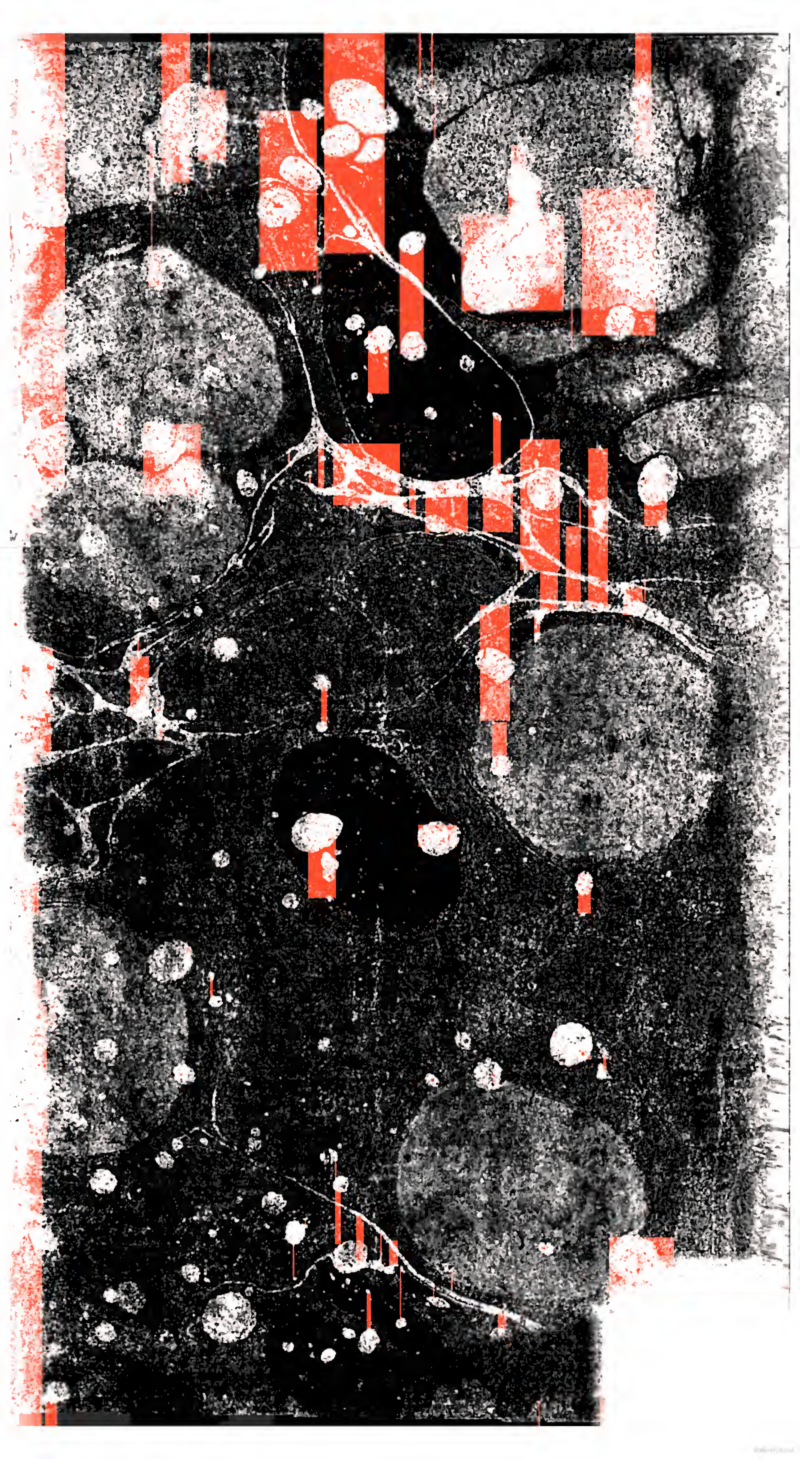
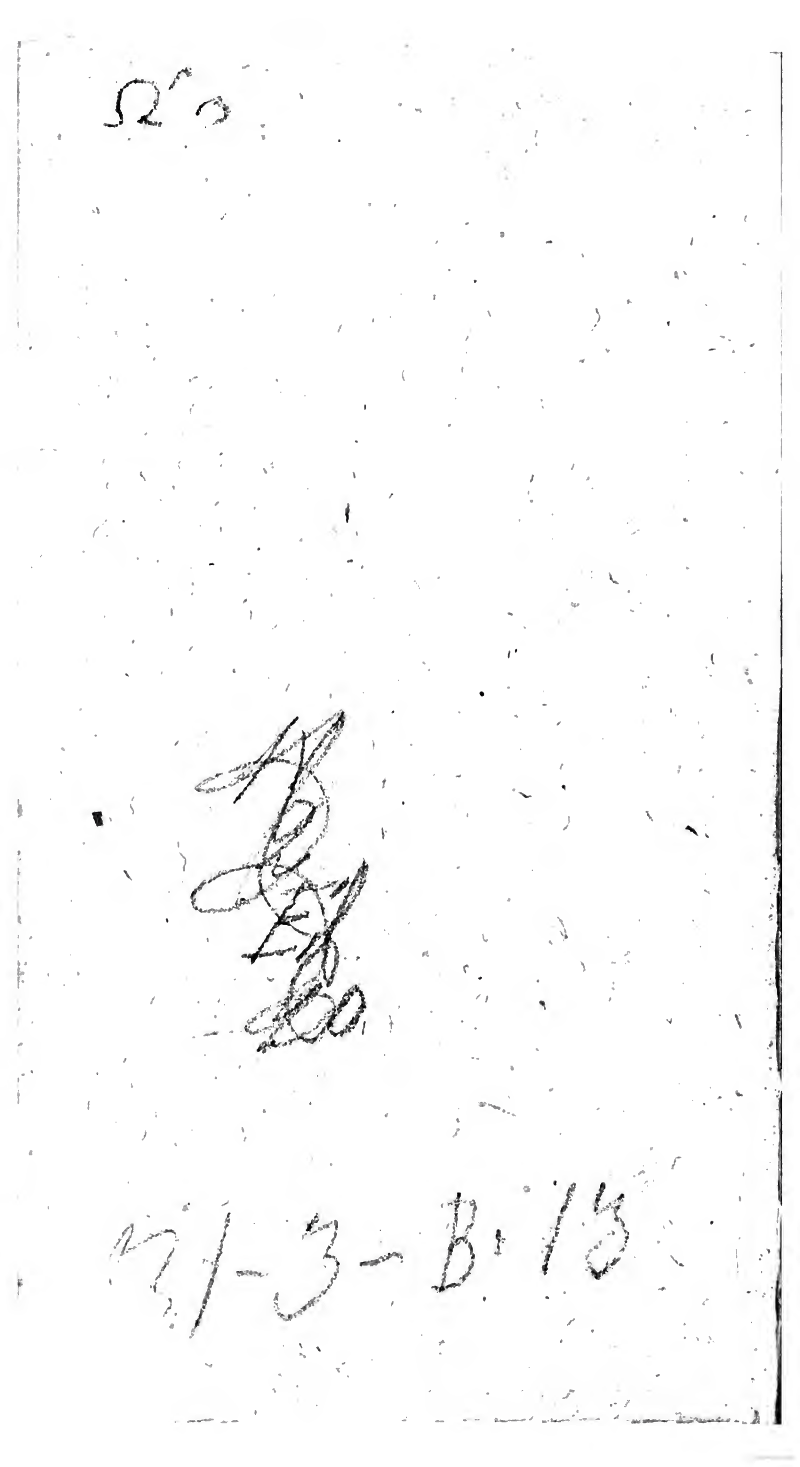



31
3-B
13
17 A
43





SUITE DU THEATRE DE M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION.

Qui contient un Recueil complet de toutes les Piéces de Théâtre que l'Auteur a données jusqu'ici.

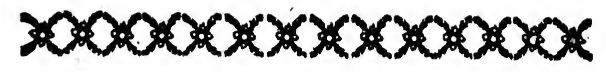
TOME CINQUIÉME.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS-CANUT RICHOFF, près le Comptoir de Cologne.

M. DCC. LXIV.



TABLE

Des Ouvrages Dramatiques contenus en ce Volume : avec les Piéces qui ſont rélatives à chacun.

Fin de la Table du cinquiéme & dernier Volume.



TANCRÉDE,

TRAGEDIE,

EN VERS ET EN V. ACTES ;

Représentée par les Comédiens Français, le 3. Septembre 1760.



d'une bonté toujours égale. Si quelque Cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, MADAME, & je dois le dire. J'oſe encore plus : j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables Gens de Lettres, de grands Artiſtes, d'Hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont odieuſes, je le ſçais : la Littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les Gens de Lettres, comme les Gens en place, & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avouë en même-tems que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions ; que jamais vous ne reçûtes d'impreſſion de l'impoſture ſecrette qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment ; vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même, auſſi, je n'ai connu ni aucun homme de Lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particuliéres, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne louë. Croyez, MADAME, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

Continuez, MADAME, à favoriſer tous les beaux Arts ; ils ſont la gloire d'une Nation ; ils ſont chers aux belles ames ; il n'y a que les eſprits durs & inſipides qui les dédaignent : vous en avez cultivé pluſieurs avec ſuccès, & il n'en eſt aucun ſur lequel vous n'ayez des lumiéres.

De tous les Arts que nous cultivons en France, l'Art de la Tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention des perſonnes principales ; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués.

C'eſt d'ailleurs au Théâtre ſeul que la Nation ſe raſſemble ; c'eſt-là que l'eſprit & le goût de la Jeuneſſe ſe forme. Les Etrangers y viennent apprendre notre Langue, nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi. C'eſt une Ecole toujours ſubſiſtante d'éloquence & de vertu.

La Tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être. Supérieure à celle d'Athènes en pluſieurs choſes, il lui manque ſouvent ce grand appareil que les Magiſtrats d'Athènes ſçavaient lui donner.

Permettez-moi, MADAME, en vous dédiant une Tragédie, de m'étendre ſur cet art des Sophocles & des Euripides. Je ſçais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment : de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſçais bien que ce n'eſt pas un grand mérite que de parler aux yeux ; mais j'oſe être ſûr que le ſublime & le touchant portent un coup beaucoup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce ſera le partage des génies qui viendront après nous ; j'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eſt dans cet eſprit, MADAME, que je travaillai la faible eſquiſſe que je ſoumets à vos lumiéres. Je la crayonai dès que je ſçus que le Théâtre de Paris était changé, & commençait à devenir un vrai Spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talens, la repréſenterent avec moi,

ſur un petit Théâtre que je fis élever à la campagne. Quoique ce Théâtre fût extrêmement étroit, les Acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement. Ces boucliers, ces deviſes, ces armes qu'on ſuſpendait dans la lice, faiſaient un effet qui redoublait l'intérêt; parce qu'en effet, cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue.

Il eût fallu que la Piéce eût joint à cet avantage, celui d'être écrite avec plus de chaleur; que j'euſſe pû éviter les longs récits; que les vers euſſent été faits avec plus de ſoin. Mais le tems preſſait, auquel on s'était propoſé de donner ce nouveau Spectacle; la Piéce fut faite & appriſe en deux mois. Elle fut jouée par des Français & par des Etrangers réunis; c'eſt peut-être le ſeul moyen d'empêcher que la pureté de la Langue ne ſe corrompe, & que la prononciation ne s'altére dans les pays où l'on nous fait l'honneur de parler Français.

Mes amis me mandent, que les Comédiens de Paris n'ont repréſenté cet ouvrage, que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidéles: il a donc fallu le laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pû corriger; mais ces défauts mêmes inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Je ne ſçaurais trop recommander, qu'on cherche à mettre ſur notre Scène quelques parties de notre Hiſtoire de France. On m'a dit que les noms des anciennes Maiſons qu'on retrouve dans Zaïre, dans le Duc de Foix, dans Tancréde, ont fait plaiſir à la Nation; c'eſt encore peut-être un nouvel éguillon de gloire pour ceux qui deſcendent de ces races illuſtres. Il me ſemble qu'après avoir fait paraître tant de Héros étrangers ſur la Scène, il nous man-

quait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bonheur de peindre le grand, l'aimable Henri IV., dans un Poëme qui ne déplaît pas aux bons Citoyens. Un tems viendra que quelque génie plus heureux l'introduira sur la Scène avec plus de majesté.

Je dois parler encore d'une petite nouveauté qui est dans Tancréde, & qui peut mériter un jour d'être perfectionnée. Cette Piéce est écrite en vers croisés. Cette sorte de poësie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux : car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les Anciens regardaient comme une partie essentielle de la Tragédie, peuvent aisément nuire au Théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration : la sorte de vers que j'ai employés dans Tancréde, approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il est à craindre qu'en voulant perfectionner la Scène Française, on ne la gâte entiérement. Il se peut qu'on y ajoute des avantages qui lui manquent, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose; c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des Spectacles tous les jours. Tant que nous sçaurons maintenir par cette variété, le mérite de notre Théâtre, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres Peuples.

C'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos Tragédies & nos Comédies, dans plus d'une Ville étrangére, tandis que nous voyons dans nos Provinces des Salles de Spectacles magnifiques, comme on voyait des Cirques dans toutes les Provinces Romaines; preuve incon-

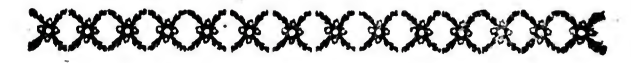
testable du goût qui subsiste parmi nous, & preuve de nos ressources dans les tems les plus difficiles.

C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer à l'Europe notre décadence en tout genre. J'avouë que je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir d'un Spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe & des plaisirs, disent gaiement que tout est perdu. Je suis assez près d'une Ville de Province, aussi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de construire en même-tems le plus bel Hôpital du Royaume, & le plus beau Théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il, si les campagnes ne produisaient que des ronces?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terreins qui soient en France; cependant rien ne nous manque. Le pays est orné de maisons, qu'on eût autrefois regardées comme trop belles; cette petite Province est devenuë un jardin riant. Il vaut mieux sans doute, cultiver sa terre, que se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, MADAME, un peu loin de Tancréde; j'abuse du droit de mon âge; j'abuse de vos momens; je tombe dans les digressions, & je dis peu en beaucoup de paroles: ce n'est pas-là le caractère de votre esprit: mais je serais plus diffus, si je m'abandonnais aux sentimens de ma reconnaissance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, MADAME, mon attachement & mon respect.





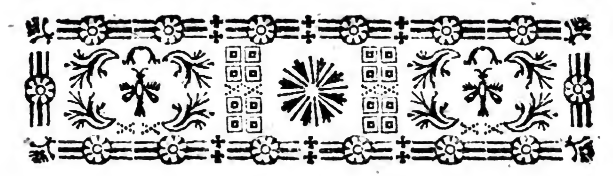
ACTEURS.

ARGIRE,			*M. Brisard.*
TANCRÉDE,			*M. Le Kain.*
ORBASSAN,	}	CHEVALIERS,	*M. Grandval.*
LOREDAN,			*M. Bellecourt.*
CATANE,			*M. d'Auberval.*
ALDAMON, Soldat,			*M. Dubois.*
AMÉNAIDE,			*Mlle. Clairon.*
FANIE, suivante,			*Me. Préville.*

PLUSIEURS CHEVALIES ASSISTANS AU CONSEIL.

ÉCUYERS, SOLDATS, PEUPLES.

La Scène est à Syracuse, d'abord dans le Palais d'Argire & dans une Salle du Conseil; ensuite dans la Place publique. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuviéme siécle; Syracuse avait secoué leur joug. Des Gentilshommes Normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille; les Empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.



TANCRÉDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Assemblée des Chevaliers rangés en demi-cercle.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard, au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi, pour chasser nos Tyrans,
Et former un état triomphant & tranquille.
Syracuse en nos murs a gémi trop long-tems
Des desseins avortés d'un courage inutile :
Il est tems de marcher à ces fiers Musulmans,
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,

La liberté : c'eſt-là que tendent tous nos vœux.
Deux puiſſans Ennemis de notre République,
Des droits des Nations, du bonheur des humains;
Les Céſars de Byſance, & les fiers Sarraſins
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces Deſpotes altiers partageant l'Univers,
Se diſputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a ſous ſes loix les Peuples de Meſſine,
Le hardi Solamir inſolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuſe annonçait la ruine :
Mais nos communs Tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en diſputant leur proie;
A notre liberté le Ciel ouvre une voie;
Le moment eſt propice, il en faut profiter;
La grandeur Muſulmane eſt à ſon dernier âge :
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Eſpagne un Pélage,
Le grand Léon * dans Rome, armé d'un ſaint courage,

* *Léon IV., un des grands Papes que Rome ait jamais eus. Il chaſſa les Arabes, & ſauva Rome en* 849. *Voici comme en parle l'Auteur de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, & ſur les mœurs des Nations.* » *Il était né Romain; le courage des premiers âges de la République revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.* »

Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sçais qu'aux factions Syracuse livrée,
N'a qu'une liberté faible & mal assurée ;
Je ne veux point ici vous rappeller ces tems,
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat repandait le sang de ses enfans :
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles,
Orbassan, qu'il ne soit qu'un Parti parmi nous.
Celui du bien public, & du salut de tous.
Que de notre union l'Etat puisse renaître ;
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons & périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-tems entre nos deux Maisons,
L'Etat en fut troublé ; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger,
En citoyen zélé j'accepte votre fille :
Je servirai l'Etat, vous & votre famille,
Et du pied des autels, où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure,
Sur d'autres ennemis il faut jetter les yeux ;
Il fut d'autres Tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil Peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats ?
De quel droit un Coucy * vint-il dans Syracuse,

* *Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.*

Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse ?
D'abord modeste & simple il voulut nous servir ;
Bientôt fier & superbe, il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un Peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie ; & malgré sa faveur
Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
Tancréde *, un rejetton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Bysance ;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux,
Il doit haïr nos loix, il chercher la vengeance,
Tout Français est à craindre ; on voit même en nos jours
Trois simples Ecuyers **, sans bien & sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie,
Aux champs Apulliens se faire une patrie ;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore ;
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la cupidité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble & nous venger.
J'ai vû plus d'une fois Syracuse trahie ;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer:
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis

* *Ce n'est pas Tancréde de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.*

** *Les premiers Normands qui passerent dans la Pouille, Drogon, Batteric & Repostel.*

Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe, ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fiére autorité,
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe, en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un Chef des Muſulmans,
Dans la Sicile encor ait tant de partiſans!
Que par-tout dans cette Iſle, & guerriére & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits!
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſçu s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et pour nous déſunir ſoigneux de nous ſéduire!
Un ſexe dangereux, dont les faibles eſprits,
D'un Peuple encor plus faible attire les hommages,
Toujours des nouveautés & des Héros épris,
A ce Maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de Citoyens aujourd'hui prévenus,
Pour ces arts ſéduiſans *, que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais Chevaliers, noblement inconnus.
Que notre art ſoit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'eſpére en ma valeur, j'attends tout de la vôtre,
Et j'approuve ſur-tout cette ſévérité

* *En ce tems les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, & ce ſont eux qui fonderent l'Ecole de Salerne.*

Vengereſſe des loix & de la liberté
Pour détruire l'Eſpagne, il a ſuffi d'un traître*,
Il en fut parmi nous. Chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au ſalut de l'Etat que toute pitié céde,
Combattons Solamir, & proſcrivons Tancréde.
Tancréde né d'un ſang, parmi nous déteſté,
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans ce dernier Conſeil un décret juſte & ſage,
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancréde en ſecret attachés;
Du vaillant Orbaſſan, c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons,
Que Tancréde, s'il veut, ſoit puiſſant à Byſance,
Qu'une Cour odieuſe honore ſa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancréde, en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts;
Plus de retour pour lui; l'Eſclave des Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une République.
Orbaſſan de nos loix eſt le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui.
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt bien chére, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurez point pour eux dépouillé l'orphélin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

* *Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.*

ARGIRE.

ARGIRE.

Non : je hais la rigueur.
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre ;
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus; hâtons cet heureux hyménée :
Qu'il amene demain la brillante journée,
Où ce Chef arrogant d'un Peuple destructeur.
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre *.
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez, dans tous les tems triomphez d'un rival.
Mes amis, soyons prêts; ma faiblesse & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander.
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est, pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer,
Mes yeux seront témoins de votre fier courage ;
Et vous auront vû vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur ; nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux :

* *Il était alors très-commun de marier les Chrétiennes à des Musulmans. Abdalise, le fils de Musa, Conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigues. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes porterent leurs armes victorieuses.*

Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire.
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

Les Chevaliers sortent.



SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH! bien, brave Orbassan, suis-je enfin votre pere?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez.
J'aime l'Etat, Argire; il nous reconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si, dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït, ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit.
Que suit l'indifférence, & trop souvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sçait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,

La

La splendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien.
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien ;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un Soldat cette mâle fierté ;
Mais la franchise plaît, & non l'austérité :
J'espére que bientôt ma chére Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier ; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille, au sortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,
Par sa mere élevée à la Cour de Bysance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévére accueil,
Qui tient de la rudesse & ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un pére.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur sévére.
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flâter, à cet esprit des Cours,
La grossiére vertu des mœurs républicaines.
Mais je sçais respecter la naissance & le rang
D'un estimable objet formé de votre sang.
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.





SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuse,
Votre pere, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse,
Ce noble Chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui, par ma bouche, a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée.
Puissant dans Siracuse, il commande l'armée.
Tous les droits de Tancréde entre ses mains remis...

AMENAIDE, *à part.*

De Tancréde!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix,
Qui releve l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur; & sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois;
Puisse-je, en méritant vos bontés & son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMENAIDE.

Mon pere, en tous les tems, je sçais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un Héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublerent vos jours,
Grace à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;

D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon pere.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, digne de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter,
La victoire en rend digne, & j'oſe me flâter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

VOus ſemblez interdite ; & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure ;
La bouche obéit mal, lorſque le cœur murmure.

AMENAIDE.

Seigneur, je l'avourai, je ne m'attendais pas,
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats,
Le Parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras :
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un aſyle ;

Que ma mere à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée
A ses tristes destins dans Bysance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a souf-
ferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers.
J'appris sous une mere abandonnée, errante,
A supporter l'exil, & le sort des proscrits:
L'accueil impérieux d'une Cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que le mépris.
Dans un sort avili, noblement élevée,
De ma mere bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde en proie à mon effroi,
Roseau faible & tremblant, n'ayant d'appui que
moi.
Votre destin changea Syracuse en allarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos
honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappellée;
Un malheur inoui m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sçai quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime;
Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux,
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire;
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
Je dois venger l'affront que nous fait Solamir,
Quand, pour prix de la paix qu'il venait nous
offrir,
Il m'osa proposer de l'accepter pour gendre.
Je vous donne au Heros qui marche contre lui,

Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon Emule, à présent notre appui.

AMENAIDE.

Quel appui! Vous vantez sa superbe fortune.
Mes vœux plus moderés la voudraient plus commune;
Je voudrais qu'un Héros si fier & si puissant
N'eût point, pour s'aggrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du Conseil, il est vrai, la prudence sévére
Veut punir dans Tancréde une race étrangére;
Elle abusa long-tems de son autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMENAIDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancréde est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie:
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAIDE.

Pour jamais! Lui, Tancréde!

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence:
Et si vous l'avez vû dans les murs de Bysance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAIDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mere avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure.
Et lorsque dans ces lieux des Citoyens ingrats,
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animerent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimerent,

Tancréde aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſçu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conſeils d'un pere qui vous guide,
Conformez-vous au tems, conformez-vous aux lieux :
Solamir & Tancréde, & la Cour de Byſance,
Sont tous également en horreur en ces lieux ;
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai, pendant ſoixante ans, combattu pour l'Etat,
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat :
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma derniére heure ;
Prenez mes ſentimens ; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous fûtes l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe.
La vôtre doit couler ſous les loix du devoir :
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAIDE.

Ah! Seigneur, croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la Cour d'un Empereur,
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie ;
Mais pour en diſpoſer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie ;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours ?
Il peut tomber : tout change ; & ce Héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre & mon Maître.

ARGIRE.

Comment ? Que dites-vous ?

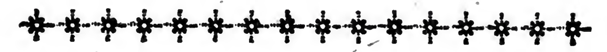
AMENAIDE.

Cette témérité
Vous offenſe peut-être, & vous ſemble une injure,

Je sçais que dans les Cours mon sexe plus flâté,
Dans votre République a moins de liberté.
A Bysance on le sert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
Les Musulmans entiers, trop long-tems vos vainqueurs
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs.
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles ;
De tout ce que j'entens mon esprit est confus :
Je permets vos délais, mais non pas vos refus.
Rien ne sçaurait plus rompre un nœud si légitime.
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux ;
Tous les jours de ma vie ont été des orages ;
Dieu puissant ! détournez ces malheureux présages,
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens!



SCENE V.

AMENAIDE *seule.*

TAncréde, cher Amant ! moi j'aurais la faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais . . .

SCENE VI.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

Viens, approche, ô ma chére Fanie,
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie :
Orbassan, par mon pere, est nommé mon époux !

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous,
J'ai vû vos sentimens, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la Cour n'eut point d'amorce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancréde & Solamir touchés de vos appas,
Dans la Cour des Césars en secret soupirerent :
Mais celui que vos yeux justement distinguerent,
Pour qui penchaient vos vœux, qui les sçut mériter,
En sera toujours digne ; & puisque dans Bysance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter,
Votre ame est trop constante.

AMENAIDE.

Ah ! tu n'en peux douter ;
On dépouille Tancréde, on l'exil, on l'outrage.
C'est le sort d'un Héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute : dans ces murs Tancréde est regretté,
Le peuple le chérit...

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon pere oublié les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence.
A leurs ſeuls intérêts les Grands ſont attachés ;
Le Peuple eſt plus ſenſible.

AMENAIDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi ; nos amis ſont cachés :
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un Sénat tyrannique eſt ici tout puiſſant.

AMENAIDE.

Oui, je ſçais qu'il peut tout, quand Tancréde eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore ;
Mais il eſt loin de vous.

AMENAIDE.

à Fanie. Juſte Ciel, je t'implore !
Je me confie à toi ; Tancréde n'eſt pas loin,
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenuë,
Il eſt tems qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vûë.
Tancréde eſt dans Meſſine...

FANIE.

Eſt-il vrai ? Juſtes Cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

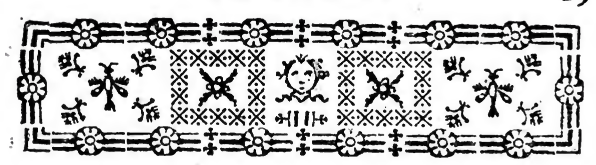
AMENAIDE.

Il ne le ſera pas, non, Fanie ; & peut-être,
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître,
Viens, je t'apprendrai tout ; mais il faut tout oſer,
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.

Le ſeul nom de Tancréde enhardit ma faibleſſe,
Le trahir eſt un crime : obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient : c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité.
Et moi timide Eſclave à ſon tyran promiſé,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage.
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMENAIDE *seule.*

OU porté-je mes pas ? D'où vient que je frissonne ?
Moi, des remords ! Qui ! moi ? Le crime seul les donne.
Ma cause est juste, ô Cieux ! Protégez mes desseins !
Allons, rassurons-nous. *à Fanie qui entre.*
Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre Esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAIDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zéle ; il m'a toujours servie :
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins ;
C'est lui par qui le Ciel veut changer mes destins,
C'est lui qui découvrit dans une course utile,

Que Tancréde en ſecret a revû la Sicile :
Mais craignant de lui nuire en cherchant à le
voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir.
Ma lettre par ſes ſoins remiſe aux mains d'un
Maure,
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé dans cette longue guerre
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la Nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux; mais le nom de Tancréde,
Ce nom ſi redoutable, à qui tout autre céde,
Et qu'ici nos Tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancréde adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſçu du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarraſins votre lettre portée,
Vainement ſerait lûë, ou ſerait arrêtée :
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent ;
Ne ſçut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtére,
Et ne fut plus hardi, ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAIDE.

Le Ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi ;
Il raméne Tancréde, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſ-
ſemble !
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui.
Tout ſon Parti ſe taît ; qui ſera ſon appui ?

AMENAIDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre, il deviendra le maître.
Un Héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs.
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAIDE.

Ah ! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mere
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens,
Que Tancréde eſt à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux & ſur nos ſentimens.
Hélas ! nous regrettions cette Iſle ſi funeſte
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars,
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obſéde
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancréde,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent,
Des biens qu'un raviſſeur enleve à mon Amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice ;
Qu'il apprenne de moi ſa perte & mon ſupplice.
Qu'il hâte ſon retour & défende ſes droits ;
Pour venger un Héros, je fais ce que je dois.
Ah ! ſi je le pouvais j'en ferais davantage ;
J'aime, je crains un pere, & reſpecte ſon âge :
Mais je voudrais armer nos Peuples ſoulevés
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave Chevalier ſa conduite eſt indigne ;
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un Peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon pere la ſigne !
Et je dois la ſubir, & je dois me livrer
Au Maître impérieux qui penſe m'honorer !
Hélas ! dans Syracuſe on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable & la plus impunie
Eſt celle qui commande & la haine, & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jetté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAIDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancréde même est aujourd'hui porté,
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAIDE.

Je le sais, mon esprit en fut épouvanté;
Mais l'amour est bien faible, alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sçais, un Héros intrépide,
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le Peuple, elle paraît dictée.

AMENAIDE.

Elle attaque Tancréde; elle me fait horreur;
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs:
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes,
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers,
L'honneur avait uni tous ces grands Chevaliers,
Chez les seuls Ennemis ils portaient les allarmes.
Et le Peuple amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même se craint, & que le Peuple abhorre:
Je ne sçais si mon cœur est trop plein de ses feux,

Trop de prévention, peut-être me posséde ;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancréde;
La foule des humains n'existe point pour moi ;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colére.

SCENE II.

ARGIRE, *les* CHEVALIERS *au fond du Théâtre*, AMENAIDE, FANIE, *sur le devant.*

ARGIRE, *à Ménaïde.*

Eloignez-vous, sortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je ! Vous ! mon pere !

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux ;
Rougissez & tremblez de vos fureurs secrettes,
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes :
Allez, un autre main sçaura fermer mes yeux.

AMENAIDE.

Où suis-je ? ô juste Ciel ! Quel est ce coup de foudre !
Soutiens-moi. *Fanie l'aide à sortir.*

SCENE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, c'est à vous de résoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux,

De l'Etat & de vous, je sens quelle est l'injure ;
Je dois tout à la loi, mais tout à la Nature,
Vous n'exigerez point qu'un pere malheureux,
A vos sévéres voix mêle sa voix tremblante ;
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente :
Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort,
Vous ne le voulez pas, c'est un barbare effort,
La Nature en frémit, & j'en suis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un pere respectable ;
Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir.
Mais vous-même avez vû cette lettre coupable,
L'Esclave la portait au camp de Solamir.
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Plûtôt que de se rendre il a voulu mourir.
Ses odieux desseins n'ont que trop sçû paraître :
L'Etat était perdu ; nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens,
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'Etat parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends,
Je sçais ce qu'on prépare à cette criminelle.
Mais elle était ma fille, & voilà son époux :
Je céde à ma douleur, je m'abandonne à vous ;
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

Il sort.



SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEja de la saisir l'ordre est donné par nous,
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Avec tant d'infamie enfermés au tombeau.
Telle est dans nos Etats la loi de l'hyménée,
Et la Religion lâchement prophanée,
Et la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidéle en nos murs appelle l'Etranger.
La Grèce & la Sicile ont vû des Citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de Chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans:
Mais que d'un Chevalier la fille respectée,
à Orbassan.
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avouë en tremblant : sa mort est légitime,
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime:
On sçait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste.
Régner dans nos Etats. Ces mots trop odieux

Nous révelent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le Chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hazarder sa gloire à la justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous, nous sentons votre injure,
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen, oubliez la parjure,
Son supplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins: on approche, c'est elle,
Qu'au séjour des forfaits conduisent des Soldats,
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense,
Laissez-moi lui parler.

SCENE V.

LES CHEVALIERS, *sur le devant*, AMENAIDE *dans le fond*, *entourée de Gardes.*

AMENAIDE, *dans le fond.*

O Céleste Puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux,
Vous connaissez mon cœur, est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons, parlez-lui ; mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés,
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſçais comme vous, un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, Soldats.



SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAIDE.

Qu'oſez-vous attenter?
A mes derniers momens venez-vous inſulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté juſques-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choiſie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne ſçais ſi mon cœur s'en ſouviendrait encore,
Ou s'il eſt indigné d'avoir connu ſes loix ;
Mais il ne peut ſouffrir ce qui le deshonore.
Je ne veux point penſer qu'Orbaſſan ſoit trahi,
Pour un Chef étranger, pour un Chef ennemi,
Pour un de ces Tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime eſt trop indigne, il eſt trop inoui,
Et pour vous, pour l'Etat, & ſur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.

Syracuse aujourd'hui voit en moi votre Epoux,
Ce titre me suffit, je me respecte en vous,
Ma gloire est offensée, & je prends sa défense.
Les loix des Chevaliers ordonnent ces combats,
Le jugement du Ciel dépend de notre bras;
C'est le glaive qui juge, & qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMENAIDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul, & j'ose me flâter,
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise,)
Un cœur qui m'était dû, me sçaura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise,
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée, eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née,
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez: j'ai le droit de prétendre,
(Soit fierté, soit amour,) un sentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des sermens solemnels,
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même, on prodigue aux autels.
A ma franchise altiére il faut parler sans feinte.
Prononcez, mon cœur s'ouvre, & mon bras est armé,
Je peux mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMENAIDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descenduë,

A peine avec horreur à moi-même renduë,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperduë;
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas...
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance,
Et tout près du sépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi : sçachez que mon cœur vous offense;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays.
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle,
Sçachez qu'elle est ingrate, & non pas infidelle;
Je ne peux vous aimer, je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sçais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes Tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort,
De voir, sans m'allarmer, les apprêts de ma mort.
Je regrette la vie, elle dût mettre chére,
Je pleure mon destin, je gémis sur mon pére;
Mais, malgré ma faiblesse, & malgré mon effroi,
Je ne peux vous tromper, n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable, après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,
Si, jusqu'à vous complaire, il pouvait s'oublier.
Je ne veux, (pardonnez à ce triste langage.)
De vous, pour mon Epoux, ni pour mon Chevalier.
Punissez ma franchise, & vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense;
Mais quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,

Je ne suis plus qu'un Juge à son devoir fidéle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets, ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystére,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris;
A votre aveuglement vous laisser, sans colére;
Marcher à Solamir, & venger mon pays.

SCENE VII.

AMENAIDE, *Soldats dans l'enfoncement.*

IL me faut donc mourir & dans l'ignominie.
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie!
O toi seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle. Oui, je le suis pour toi,
Je le veux, je dois l'être. Eh! quoi cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir!
Mort honteuse! A ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancréde.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je parais trahir mon pere & ma patrie!
Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi dans ce moment d'horreur
Que mon seul témoignage, & la voix de mon cœur!

à Fanie qui entre.

Quels momens pour Tancréde! Ah! ma chére Fanie!
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie?

FANIE,

FANIE, *en lui baiſant la main.*

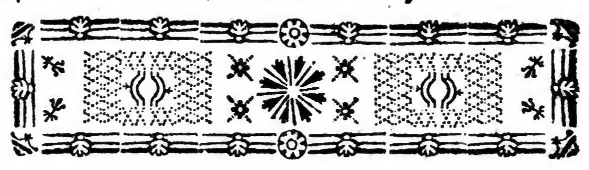
Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMENAIDE.

Ah! je vois avancer ces monſtres odieux...
Porte un jour au Héros, pour qui je perds la vie,
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux.
Peut-être il vengera ſon Amante fidéle.
Enfin, je meurs pour lui; ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, *suivi de deux Ecuyers qui portent sa lance, son écu, &c.* ALDAMON, *Soldat.*

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie est chére !
Qu'avec ravissement, je revois ce séjour ! ..
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon pére,
C'est toi dont l'heureux zéle a servi mon retour.
Que Tancréde est heureux ! Que ce jour m'est prospére !
Tout mon sort est changé ! Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien ;
Je ne suis qu'un Soldat, un simple Citoyen....

TANCREDE.

Je le suis comme vous : les Citoyens sont freres.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient, sous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos Ancêtres,

J'admirai d'assez près votre haute vertu ;
Voilà mon seul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi ;
Je dois. . .

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulez défendre !
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre ;
Ces murs qui m'ont vû naître, & dont je suis banni !
Apprends-moi dans quel lieu respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce Palais antique où son pere réside ;
Cette place y conduit ; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans Chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs chiffres, leurs devises,
Dont la pompe guerriére annonce aux Nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises ;
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute,
Peut-être en d'autres lieux il est célébre assez.

A ses Ecuyers.

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés,
Aux fureurs des Partis qu'ils ne soient plus en bute ;
Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles ;

Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleur
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.
Les Ecuyers ſuſpendent ſes armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.
Conſervez ma deviſe, elle eſt chére à mon cœur;
Elle a dans mes combats ſoutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon eſpérance;
Les mots en ſont ſacrés, c'eſt *l'amour & l'honneur.*
Lorſque les Chevaliers deſcendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu,
Et qu'à les imiter il borne ſon audace.
à Aldamon.
Quel eſt leur Chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut, depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſçû, le reſpectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Pere d'Aménaïde.

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au Parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité,
On reſpecte ſon ſang, ſon nom, ſa probité;
Mais l'âge l'affaiblit, Orbaſſan lui ſuccéde.

TANCREDE.

Orbaſſan! L'ennemi, l'oppreſſeur de Tancréde!
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux;
Ah! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux,
D'un pere trop facile ait ſurpris la faibleſſe?
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux;
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confuſément, j'en appris la nouvelle.

Pour moi loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort;
A mon poste attaché, j'avourai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre,
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle,
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zéle,
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison;
Attaché dès l'enfance à sa mere, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur dans sa maison, j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joïe, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zéle attache encore.
Plût au Ciel qu'on eût vû le pur sang des Français,
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Sans rien approfondir, je réponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE. *Ses Ecuyers au fond.*

IL sera favorable: & ce Ciel qui me guide,
Ce Ciel qui me raméne aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les tems accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur;

Ce Ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie;
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur,
Après Aménaïde, est si chére à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de son pere!
Et sa fille à ce point aurait pû me trahir!
Quel est cet Orbassan? Quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t'il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance?
Qui des plus grands Héros serait la récompense,
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Elle serait fidéle, après mon trépas même!
Oui, j'ose m'en flâter: oui, c'est ainsi qu'elle aime;
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien;
Il est inébranlable, il est digne du mien,
Incapable d'effroi, de feinte & d'inconstance.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence.
Tu vois tous mes transports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? Les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! Fuyez pour jamais ce malheureux rivage!
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime,
La gloire vous attend aux tentes des Césars,
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts;
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vû? Que t'a dit? Que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vû vos desseins, oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte! Orbassan! La perfide!
L'ennemi de son pere, & mon persécuteur!

ALDAMON.

Son pere a, ce matin, signé cet hyménée.
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCREDE.

Le lâche! Il m'enlevait ce qu'un héros méprise;
Aménaïde: O Ciel! en ses mains est remise!
Elle est à lui!

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups,
Que le Ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCREDE.

Achevez donc, cruel, de m'arracher la vie;
Acheve.. parle.. hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos voeux,
L'infidéle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangére, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre Nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel! ô trop funeſte nom!
Solamir!... dans Byſance il ſoupira pour elle;
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur.
Elle n'a pû trahir ſes ſermens & mon cœur;
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle,
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé,
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute: je connais l'envie & l'impoſture;
Eh! quel cœur vertueux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau: nourri dans le malheur,
Moi, toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,

Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur.
Depuis que je suis né, j'ai vû la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la Cour des
Rois.
Argire fut long-tems accusé par sa voix,
Il souffrit comme moi; cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux régne dans Syracuse.
Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti, je sçais quelle est la rage:
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage;
Entrons, je veux la voir, l'instruire & m'éclairer.
Ah! Seigneur, arrêtez, il faut donc tout vous
dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je!

ALDAMON.

Et l'on va la livrer
Dans cette Place même au plus affreux supplice.

TANCREDE, *avec lamentation.*

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! si c'est une injustice,
Elle est bien odieuse, on ose en murmurer,
On pleure; mais, Seigneur, on se borne à pleu-
rer.

TANCREDE.

Aménaïde! ô Cieux! ... crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achevera pas.

ALDAMON.

Le Peuple au tribunal précipite ses pas,
Il la plaint, il gémit en la nommant perfide,
Et d'un cruel spectacle indignement avide,

Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon,
Etrange empreſſement de voir des miſérables !
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel Vieillard vénérable
Sort d'un Temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux pere....

TANCREDE.

Retire-toi, ſur-tout, ne me découvre pas.
Que je le plains !



SCENE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la Scène.* TANCREDE, *ſur le devant.* ALDAMON, *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas !
O mort! viens me frapper, c'eſt ma ſeule priére !

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces Chevaliers,
Qui, contre le Croiſſant, déployant leur Banniére,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... pardonnez, dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrettes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler,
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous même, pardonnez à mon déſordre extrême,
A qui parlé-je ? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un Etranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même.
Honteux, & frémiſſant de vous interroger,
Malheureux comme vous. Ah! par pitié, de grace,
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai ? votre fille ? Eſt-il poſſible ?

ARGIRE.

Hélas!
Il eſt trop vrai, bientôt on la méne au trépas.

TANCREDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE *avec des ſoupirs.*

Elle eſt... la honte de ſon pere!

TANCREDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la Terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable! ô jour! ô déteſtables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpére,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.

Auſſi nul Chevalier ne cherche à la défendre.
Ils ont, en gémiſſant, ſigné l'arrêt mortel,
Et malgré notre uſage antique & ſolemnel,
Si vanté dans l'Europe, & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un Guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente,
Tout frémit tout ſe tait. Aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera : gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez-vous me flâter

TANCREDE.

Il s'en préſentera, non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre & de le mériter ;
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abbattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
Nous ſommes en horreur : on eſt glacé d'effroi.
Qui daignera me tendre une main protectrice ?
Je n'oſe m'en flâter : qui combattra ?

TANCREDE.

Qui ? moi.
Moi, dis-je : & ſi le Ciel ſeconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompenſe,
De partir à l'inſtant ſans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & ſans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'eſt le Ciel, c'eſt Dieu qui vous envoye.
Mon cœur triſte & flétri ne peut goûter de joye;

Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je sçavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance.
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.



SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, CHEVALIERS, *suite.*

ORBASSAN, *à Argire.*

L'Etat est en danger; songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles,
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles,
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan: tout l'espoir qui me reste,
C'est d'aller expirer au milieu des combats.

Montrant Tancréde.

Ce brave Chevalier y guidera mes pas.
Et malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.

Allez aux Musulmans porter vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déja qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces momens cruels.
Ma place me retient, & mon devoir sévére
Veut qu'ici je contienne un Peuple téméraire;
L'inexorable loi ne sçait rien ménager,
Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger:
Mais vous qui n'avez point cet affreux ministére,
Qui peut vous retenir, & qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE, *à Argire.*

Non, demeurez, mon pére.

ORBASSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur;
L'ami de ce Vieillard, peut-être son vengeur;
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

SCENE VI.

La Scène s'ouvre, on voit Aménaïde au milieu des Gardes: les Chevaliers, le Peuple remplissent la Place.

ARGIRE, *à Tancréde.*

GEnéreux inconnu, daignez me soutenir,
Cachez-moi ces objets, c'est ma fille elle-même,

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAIDE.

O Juſtice ſuprême,
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable;
Des prophanes humains la foule impitoyable
Parle, & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie.
Que ce Ciel qui m'entend juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un pere, il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui, fier & rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.
Citoyens, ſi la mort eſt dûë à mon offenſe,
Frappez; mais écoutez: ſçachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes ſans peur.
Et vous, mon pere; & vous, témoin de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la juſtice

Appercevant Tancréde.

Aurait pû... Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ſes côtés?
Eſt-ce lui?... je me meurs.

Elle tombe évanouie ſur les Gardes.

TANCREDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche. Il n'importe, arrêtez;
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance;

Arrêtez, Citoyens, j'entreprends sa défense;
Je suis son Chevalier. Ce pere infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts.
Des Dignes Chevaliers, c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice, à l'honneur, au courage,
Que les Juges du Camp fassent tous les apprêts,
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie,
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne sont pas sans éclat:
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne.
Je jette devant toi le gage du combat.

Il jette son gantelet sur la Scène.

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur.

Il fait signe à son Ecuyer de ramasser le gage de bataille.

Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard, qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et je vais te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais; & tel est mon dessein:
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barriére,
Qu'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonniére,
Juſqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, ſachez, compagnons, qu'en quittant la carriére,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat,
D'un combat ſingulier la gloire eſt périſſable,
Mais ſervir la Patrie eſt l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens. Et vous, Chevaliers, j'eſpére qu'aujourd'hui
L'Etat ſera ſauvé par d'autres que par lui.

SCENE VII.

ARGIRE, *ſur le devant.* AMENAIDE, *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAIDE, *revenant à elle.*

Ciel! que deviendra-t'il? ſi l'on ſçait ſa naiſſance,
Il eſt perdu!

ARGIRE.

Ma fille...

AMENAIDE.

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O Deſtins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez ſa défenſe,
Ou pardonner ſa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes vœux daignez-vous accorder?

Eſt-ce juſtice ou grace ? Ah ! je tremble & j'eſpére.
Qu'as-tu fait? Et comment dois-je te regarder!
Avec quels yeux, hélas !

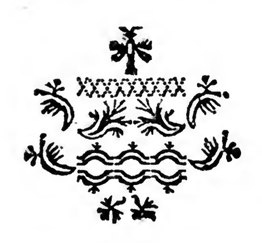
AMENAIDE.

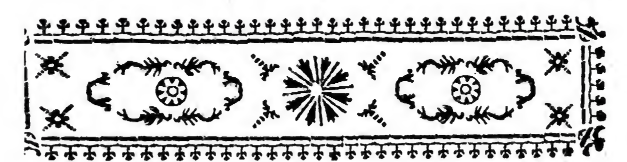
Avec les yeux d'un pére.
Votre fille eſt encor au bord de ſon tombeau,
Je ne ſçais ſi le Ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire; elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes pére, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle, & qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens, mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel ! de ſon défenſeur favoriſe les armes,
Ou d'un malheureux pere avance le trépas !

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, CHEVALIERS.

Marche guerriére ; on porte les armes de Tancréde devant lui.

LOREDAN.

SEigneur, votre victoire est illustre & fatale,
Vous nous avez privés d'un brave Chevalier,
Dont le cœur à l'Etat se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous sçavoir votre nom, votre sort?

TANCREDE, *dans l'attitude d'un homme pensif, affligé.*

Orbassan ne l'a sçu qu'en recevant la mort.
Il emporte au tombeau mon secret & ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine.
Si je peux vous servir, qu'importe qui je sois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître.
Défendez avec nous notre culte & nos Loix.

Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire ;
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez :
Rendez-nous le Héros que vous nous raviſſez.
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui ; je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis,
Je tiendrai ma parole, & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sçachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance.
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance,
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, mon cœur n'en attend pas ;
Je n'en veux point, Seigneur, & cette triſte enceinte,
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous ſervir, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir,
Solamir me verra ; c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat ; déja le tems nous preſſe.
Ne ſongeons qu'à l'objet, qui tous nous intéreſſe,
A la victoire. Et vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti, quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre :
Dans le ſang Muſulman tout prêts à nous plonger
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.

Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

Ils ſortent.

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaiſſent pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la Beauté,
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté?
Et de lui préſenter de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu!

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pû, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.

Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, & que Tancréde expire.
Elle regrettera l'Amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô Ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare, ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
La loi vous persécute & l'amour vous outrage.
Eh! bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle?
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau, dont je t'ai délivrée,
Odieuse, coupable, & peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vû toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier,
Ma faiblesse est affreuse, il la faut expier.
Ah! mourons, s'il se peut, sans nous occuper d'elle:

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.

L'Univers, disiez-vous, au mensonge est livré,
La calomnie y régne.

TANCREDE.

Ah ! tout est averé,
Tout est approfondi dans cet affreux mystére.
Solamir en ces lieux adora ses attraits.
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas sçu plaire ?
Ils sont d'intelligence, en vain j'ai cru mon cœur.
En vain j'avais douté ! je dois en croire un pere,
Le pere le plus tendre est son accusateur.
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse,
Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horreur:
» Puissiez-vous vivre en maître aux murs de Syracuse,
» Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur. »
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer ;
Au plus grand des humains, elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'indigne & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie !
Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment,
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, & qui mourons pour lui !
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, & pour fuir le parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos Chevaliers sont prêts ; le tems est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE. CHEVALIERS.

AMENAIDE, *arrivant avec précipitation.*

O Mon Dieu tutélaire,
Maître de mon destin j'embrasse vos genoux.

Tancréde la releve, mais en se détournant.

Ce n'est point m'abbaisser, & mon malheureux pere,
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras ; mais ne puis-je Seigneur,
Me permettre ma joie, & montrer tout mon cœur ?

Je

Je n'ofe vous nommer, & vous baiffez la vûë !
Ne puis-je vous revoir en cet affreux féjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour !
Vous êtes confterné, mon ame eft confonduë,
Je crains de vous parler, quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux, vous ne m'écoutez pas !

TANCREDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez, confolez ce vieillard que j'honore,
D'autres foins plus preffans me rappellent encore ;
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix, je n'ai point d'autre efpoir.
Trop de reconnaiffance eft un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage, & le vôtre eft le maître
De pouvoir, à fon gré, difpofer de fon fort.
Vivez... heureufe... & moi je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VEillé-je ? & du tombeau fuis-je en effet fortie ?
Eft-il vrai que le Ciel m'ait renduë à la vie ?
Ce jour, ce trifte jour éclaire-t'il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chére Fanie,
Eft un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

Craint-il de s'expliquer? Vous a-t'il soupçonnée?

AMENAIDE.

Est-ce Tancréde, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vû sa froideur altiére, avilissante;
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur, il voyait son Amante!
Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancréde? ai-je pû vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colére.
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
Il détournait ses yeux; mais il cachait ses pleurs.

AMENAIDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? Quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'Univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire,
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sçai, sans lui, sans sa victoire:
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui!

FANIE.

Eh! peut-il le savoir? La voix publique entraîne.
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine:
Cet Esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence;
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancréde à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMENAIDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuser,
Excusez un Amant.

AMENAIDE, *reprenant sa fierté & ses forces.*

Rien ne peut l'excuser ;
Quand l'Univers entier m'accuserait d'un crime.
Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
A l'Univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre est affreux, & j'en suis accablée.
Hélas ! mourant pour lui, je mourrais consolée !
Et c'est lui qui m'outrage, & m'ose soupçonner !
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon ame offensée.
Mais s'il a pû me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts, c'est le plus grand peut-être !

FANIE.

Mais il ne connaît pas.

AMENAIDE.

Il devait me connaître,
Il devait respecter un cœur tel que le mien ;
Il devait présumer qu'il était impossible,
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible,
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux sans doute, & sur-tout plus sensible.
Je renonce à Tancréde, au reste des mortels,
Ils sont faux ou méchans ; ils sont faibles, cruels,

Ou trompeurs, ou trompés ; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancréde, oubliera tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, *suite.*

ARGIRE, *soutenu par ses Ecuyers.*

Mes amis, avancez, aidez mes faibles ans :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce Héros tutélaire ?
Ah ! ne puis-je sçavoir qui t'a sauvé le jour ?

AMENAIDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son pere.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un Héros en ces lieux opprimé par mon pere ;
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit.
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains. Hélas ! le plus injuste !
En un mot, c'est Tancréde.

ARGIRE.

O Ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAIDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare ;
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancréde !

AMENAIDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancréde qu'opprima notre Sénat barbare !

AMENAIDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignité, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O Juges malheureux ! qui, dans nos faibles mains,
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens sont injustes & vains
Et combien nous égare une fausse prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMENAIDE.

Je peux me plaindre à vous, je le sçais; mais mon pere,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancréde.

ARGIRE.

A lui par qui je vis !
A qui je dois tes jours !

AMENAIDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espére :
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté ;
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie,
Venez, que votre voix parle & me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAIDE.

Je vole sur ses pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAIDE.

Moi rester, je vous suis aux combats.
J'ai vû la mort de près, & je l'ai vûë horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible,
Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus tems que vous me refusiez;
J'ai quelques droits sur vous: mon malheur me les donne.
Faudra-t'il que deux fois mon pere m'abandonne,

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi,
J'en avais abusé, je dois l'avoir perduë.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperduë.
Ce n'est point en ces lieux comme en d'autres climats,
Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les Héros, & s'en distingue à peine;
Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

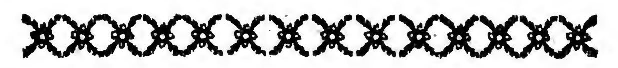
AMENAIDE.

Quelles loix! Quelles mœurs! indignes & cruelles;
Sçachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles.
Sçachez que, dans ce jour d'injustice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreuses loix dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des Citoyens,
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire

J'accompagne mon pere, & défende ma gloire!
Et le fexe en ces lieux conduit aux échaffauts,
Ne pourra fe montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injuftice à la fin produit l'indépendence.
Vous frémiffez! mon pere, ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis careffant l'infolence,
Au fuperbe Orbaffan vous pûtes vous unir
Contre le feul mortel qui prend votre défenfe;
Quand vous m'avez forcée à vous défobéir.

ARGIRE.

Va, c'eft trop accabler un pere déplorable;
N'abufes point du droit de me trouver coupable.
Je le fuis, je le fens, je me fuis condamné.
Refpecte ma douleur; & fi ton cœur encore,
D'un pere au défefpoir ne s'eft point détourné,
Laiffe-moi feul mourir par les fléches du Maure.
Je vais joindre Tancréde, & tu n'en peux douter.
Vous, obfervez fes pas.



SCENE VII.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

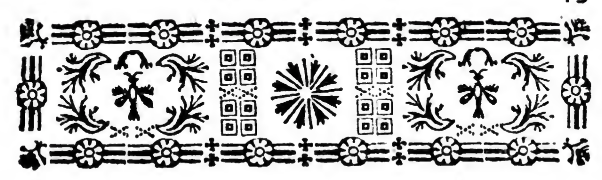
QUi pourrait m'arrêter!
Tancréde, qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'ofes méprifer, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits fur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups, en garantir ta tête.
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,

Punir ton injuſtice en expirant pour toi,
Surpaſſer, s'il ſe peut ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juſte, & laiſſer à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel répentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LES CHEVALIERS, PEUPLE.

Les Chevaliers & Ecuyers l'épée à la main; des Soldats portant des trophées.

LOREDAN.

ALlez & préparez les chants de la victoire.
Peuple; au Dieu des combats prodiguez votre encens,
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges,
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées,
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du croiſſant ornez nos ſaints autels;
Que l'Eſpagne opprimée & l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée & la Syrie aux fers
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre,

Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'Univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire.
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs ;
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'Etat heureux, quand le pere ſoupire !
Mais pourquoi ce guerrier, ce Héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos Chevaliers n'eſt-il point revenu ?
Ce triomphe à ſes yeux a-t'il ſi peu de charmes ?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux ?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie.
Veut-il fuir Syracuſe après l'avoir ſervie ?
à Catane.
Seigneur, il a long-tems combattu près de vous.
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégreſſe commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cauſe & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le paſſage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter.
Il voulait courir ſeul & ſe précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
Un déſeſpoir affreux égarait ſa valeur ;
Sa voix entrecoupée & ſon regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il appellait ſouvent Solamir à grands cris ;
Le nom d'Aménaïde échappait de ſa bouche ;
Il la nommait parjure, & malgré ſes fureurs,
De ſes yeux enflâmés j'ai vû tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.

Tout cédait à nos coups & ſur-tout à ſon bras ;
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à la gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trépas.
Il appelle, en pleurant, Aldamon qui s'avance ;
Il l'embraſſe, il lui parle, & loin de nous s'élance
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il : ces mots nous laiſſent croire,
Que ce grand Chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde ;
Je la vois éperduë au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
Elle appelle Tancréde, elle vole égarée.
Son pere, en gémiſſant, ſuit à peine ſes pas.
Il raméne avec nous Aménaïde en larmes.
C'eſt Tancréde, dit-il, ce Héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits ;
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde ;
C'eſt lui que, ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle & nous nommions perfide ;
C'eſt ce même Tancréde exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire & quel parti nous reſte ?

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous : celui du répentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte ;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite ;
Mais quand ils ſont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE; AMENAIDE *dans l'enfoncement soutenuë par ses femmes.*

ARGIRE *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer;
Tancréde est en péril, trop de zéle l'excite;
Tancréde s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
Guerriers de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente;
Courez, rendez Tancréde à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop; le tems est cher, volons:
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désaprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prends pitié d'un pere qui t'adore.
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rens encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés!

Aménaïde entre.

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître;

J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés :
Ils vont cesser enfin ; Tancréde va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMENAIDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancréde,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'oséde,
Aura plus de justice & sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures ;
Je sçais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures,
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en reste ; il est vrai, mais, ma fille,
Nous avons vû Tancréde en ces lieux abhorré,
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire & de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le Vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au Héros, il faut que sa vaillance
Aille au de-là du terme & de notre espérance.
C'est ce qui fait Tancréde ; il passe notre espoir,
Il te verra constante & te sera fidéle.
Le Peuple en ta faveur s'éléve & s'attendrit,
Tancréde va sortir de son erreur cruelle,
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAIDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe, ce Peuple & son indigne outrage,
Et sa fureur crédule & sa pitié volage,

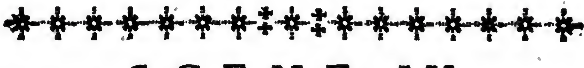
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas,
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez, (il faut enfin m'en vanter devant vous.)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mere au lit de mort a reçu nos promesses :
Sa derniére priére a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains qui fermerent ses yeux.
Nous jurâmes par elle à la face des Cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux pere !
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur, les échaffauts ont été nos autels,
Mon Amant, mon Epoux cherche un trépas funeste :
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Enfin ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMENAIDE.

Je crains tout.



SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'Allégresse publique :
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.

Tancréde a combattu : Tancréde a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom, qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple yvre de joie & volant après lui,
Le nomme son Héros, sa gloire, son appui,
Parle même du Trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi ;
C'est ce même Aldamon, qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables.
Et quand nos Chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes sécourables,
Tancréde avait tout fait ; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
On l'éleve au-dessus des Héros de la France,
Des Rolands, des Lisois dont il est descendu.
Venez voir mille mains couronner sa vertu.
Venez voir ce triomphe & recevoir l'hommage,
Que vous avez de lui trop long-tems attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;
Et Tancréde à vos vœux est pour jamais rendu.

AMENAIDE.

Ah ! je respire enfin, mon cœur connaît la joie ;
Ah ! mon pere, adorons le Ciel qui me renvoie
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté me délivre !
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble, hélas ! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,

Mes reproches amers, & mes frivoles craintes ;
Oppreſſeurs de Tancréde, ennemis citoyens,
Soyez tous à ſes pieds ; il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le Ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidéle Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancréde & ſecondait ſes armes ;
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.
De nos proſpérités la nouvelle eſt certaine.
Mais d'où vient que vers nous, il ſe traîne avec peine ?
Eſt-il bleſſé ? Ses yeux annoncent la douleur !

SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAIDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancréde eſt donc vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, Madame.

AMENAIDE.

A ces chants d'allégreſſe,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMENAIDE.

Qu'entends-je ? Ah ! malheureuſe !

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ce Héros fidéle.

AMENAIDE.

Il eſt mort !

ALDAMON.

La lumiére éclaire encor ſes yeux :
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! ſa derniére penſée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour de déſeſpoir !

AMENAIDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'eſt cher... ô Tancréde ! ô maître de mon ſort ;
Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre.
J'obéirai... donnez, votre lettre eſt la mort.

ALDAMON.

Liſez donc ; pardonnez ce triſte miniſtére.

AMENAIDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce ſanglant caractére ?
Le pourrai-je ? Il le faut... c'eſt mon dernier effort.

Elle lit.

» Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
» J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour vous,
» Vous avoir conſervé la gloire avec la vie.
Eh ! bien, mon pere !

Elle ſe rejette dans les bras de Fanie.

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine, ont épuiſé leurs traits ;
Nous voilà maintenant ſans eſpoir & ſans crainte,
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chére Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,

Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à la vertu trahie ;
Que dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'Univers à respecter ton nom.

AMENAIDE.

Eh ! que fait l'Univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie & le reste du monde ?
Tancréde meurt.

ARGIRE.

Je céde aux coups qui m'ont frappé.

AMENAIDE.

Tancréde meurt, ô Ciel ! sans être détrompé !
Vous en êtes la cause... Ah ! devant qu'il expire..
Que vois-je ? mes tyrans ! ...

SCENE VI.

LOREDAN, CHEVALIERS, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON.

LOREDAN.

O Malheureux Argire !
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave Chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en Héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame qu'enflâmait un courage imtrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde.
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancréde vers Aménaïde presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se tournant avec horreur vers Lorédan, dit :

AMENAIDE.

Barbare, laisse-là ton remords odieux.

Puis courant à Tancréde, & se jettant à ses pieds.

Tancréde, cher Amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appésantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis.
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidelle.

Tancréde la regarde.

C'est donc-là le dernier que tu jettes sur elle!
De ton cœur généreux son cœur est-il haï!
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE *se soulevant un peu, & retombant.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAIDE.

Qui! moi? Tancréde!

ARGIRE *se jettant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancréde, puis se relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée;
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos Loix, nos Chevaliers, un Tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,

Cet écrit fut pour toi, pour le Héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE, *se soulevant encore.*
Aménaïde, ô Ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMENAIDE.
Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as sçu tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer;
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE, *en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*
Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai crû la calomnie.
Ma vie était horrible! hélas! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMENAIDE.
Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pû lui parler!
Ah! Tancréde!

TANCREDE.
Vos pleurs devraient me consoler;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse.
Je sens qu'elle s'approche; Argire, écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente.
A sa tremblante main joignez ma main sanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux:
Soyez mon pere.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*
Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie.

TANCREDE.

J'aî vêcu pour venger ma femme & ma patrie.
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux.
De toutes deux aimé, j'ai rempli tous mes vœux.
Ma chére Aménaïde ...

AMENAIDE.

Eh ! bien !

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux Amant, & jurez-moi de vivre.

CATANE.

Il expire ... & nos cœurs de regret pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

AMENAIDE, *ſe jettant ſur le corps de Tancréde.*

Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans, qui lui coûtez la vie !

Elle ſe releve & marche.

Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma patrie !
Et ce Sénat barbare, & ſes horribles droits,
D'égorger l'innocence avec le fer des loix.
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre!

Elle ſe rejette ſur le corps de Tancréde.

Tancréde, cher Tancréde ! *Elle ſe releve en fureur.*
Il meurt & vous vivez !
Vous vivez ; je le ſuis, je l'entends, il m'appelle:
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés.

Elle tombe dans les bras de Fanie.

ARGIRE.

Ah ! ma fille !

AMENAIDE, *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez. Vous n'êtes point mon pere,
Votre cœur n'en eut point le ſacré caractére.
Vous fûtes leur complice ... ah ! pardonnez, hélas !

Je meurs en vous aimant . . . j'expire entre tes bras,

Cher Tancréde.

Elle tombe à côté de lui.

ARGIRE.

O ma fille ! ô ma chére Fanie !

Qu'avant ma mort, hélas ! on la rende à la vie.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



ZULIME,

TRAGEDIE.

EN CINQ ACTES.

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi.

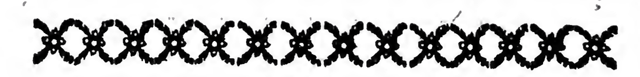
AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Cette piéce, qui est de M. de Voltaire, fut jouée le 8. Juin 1740. * *Les trois premiers Actes furent fort applaudis, on trouva à désirer dans les deux derniers, c'est ce qui fit que l'Auteur ne voulut pas que la Piéce fut continuée. Mademoiselle* Dumenil *joua supérieurement le Rôle de* Zulime, *& c'est un de ceux qui a le mieux établi sa réputation.*

* Voyez les Tablettes Dramatiques de M. le Chevalier de Mouhy, Lettre Z, Pag. 241., de son Dictionnaire des Piéces.





ACTEURS.

BENASSAR, Roi de Tremizéne.

ZULIME, Fille de Benaſſar.

RAMIRE, Roi de Valence, en Eſpagne, Epoux d'Alide, Priſonnier de Benaſſar.

ALIDE, Epouſe de Ramire.

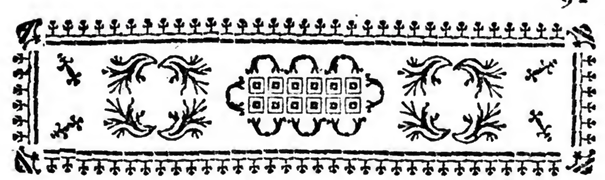
MENODORE, Confident de Ramire.

MOHADIR, ancien Officier de Benaſſar.

SERAME, Suivante de Zulime.

SOLDATS.

La Scène eſt à Arzénie, dans le Palais de Zulime.



ZULIME,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, MOHADIR, ALIDE, MENODORE, *suite*, SERAME.

ZULIME.

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arzénie :
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie.
Je vais mettre à jamais dans un autre Univers,
Entre mon pere & moi, la barriére des mers.
Je n'ai plus de patrie, & mon deſtin m'entraîne,
Retournez Mohadir aux murs de Tremizéne,
Conſolez les vieux ans de mon pere affligé :
Je l'outrage, & je l'aime : il eſt aſſez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime.
Puiſſe-t'il oublier juſqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble & cher Rejetton des Héros & des Rois ;
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix ?
Faudra-t'il rapporter des réponses si dures,
D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

ZULIME.

Epargne, épargne-moi ces reproches cruels,
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais sincére,
Ma douleur est égale aux douleurs de mon pére.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses Soldats
Par vous-même séduits ont donc guidé vos pas ?
Nos Captifs Espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des Héros, vous les lui ravissez !
Vous l'aimez, vous, Madame, & vous le trahissez !
Pressé de tous côtés, dans ces troubles funestes
Qui de son faible Etat ont déchiré les restes,
Redoutant à la fois, & les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Egypte, & craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille ?

ZULIME.

Me préserve le Ciel de m'armer contre lui !

MOHADIR.

De sa triste vieillesse unique & cher appui,
Pourquoi donc fuirez-vous le pere le plus tendre,
Qui pour vous de son Trône était prêt à descendre,
Qui vous laissant le choix de tant de Souverains,
De son Sceptre avec joie allait orner vos mains ?

Hélas ! ſi la vertu, ſi la gloire vous guide...
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oſer d'un tel reproche affliger vos appas,
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas ;
Cette voix d'un vieillard qui ſauva votre enfance,
Flâtait de votre cœur la docile indulgence,
Et Benaſſar encor eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah ! Princeſſe, ordonnez, que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe.
Mon deſtin que je hais, me force à l'outrager,
Mes remords ſont affreux, mais je ne peux changer.
Pars, adieu, c'en eſt fait.

MOHADIR.

Hélas ! je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

AH ! je ſuccombe, Alide, & ce cœur déſolé
Céde aux tourmens honteux dont il eſt accablé.
Tu ſçais ce que j'ai fait, & ce que je redoute,
Tu vois ce que Ramire & mon penchant me coûte.
L'amour qui me conduit ſur ces funeſtes bords

Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte & mon parjure,
J'outrage mes ayeux, j'offense la nature.
Mais Ramire expirait, & vous alliez périr,
Quoiqu'il en ait coûté j'ai dû vous secourir.
Le fier Egyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'Etat de mon pére,
Sur Ramire, sur vous, était prêt à venger
Nos Soldats qu'à Valence on venait d'égorger.
Des Nations, dit-on, tel est le droit horrible.
La vengeance parlait, mon pere, envain sensible,
Laissait ployer bientôt sa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les Autels & les Loix demandaient votre vie,
Vous sçavez si la mienne à la vôtre est unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! si l'on m'accuse,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuse.
Si j'ai trahi mon pere & quitté ses Etats,
Ciel qui me connaissez, ne m'en punissez pas.

ALIDE.

Hélas! Ramire & moi nous vous devons la vie,
Vous rendez un Héros, un Prince à sa patrie.
Le Ciel peut-il haïr un soin si généreux?
Arrachez votre Amant à ces bords dangereux.
Ma vie est peu de chose, & je ne suis encore
Qu'une esclave tremblante au rivage du Maure:
Quoique des plus grands Rois mes ayeux soient issus,
Tout ce que vous quittez est encore au-dessus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice:
Mais Ramire en est digne, il pourra désormais

Payer d'un digne prix vos auguſtes bienfaits ;
Son deſtin chez les ſiens l'appelle au rang ſuprême,
Et puiſque vous l'aimez . . .

ZULIME.

Alide, ſi je l'aime !
Tu ne l'ignorais pas ; t'ai-je jamais caché
Les ſecrets de ce cœur que lui ſeul a touché ?
Je corrigeai le ſort qui te fit ma captive.
Tu ſçais ſi j'enhardis ton amitié craintive :
Si fuyant de mon rang la dure auſtérité,
Ma tendreſſe entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs ſe confondaient ; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma ſecrette flâme ;
Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
La premiére étincelle & les embraſemens.
Que n'euſſai-je point fait pour conſerver Ramire !
J'abandonne pour lui, parens, peuples, empire ;
Et frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
Mon cœur craint ſeulement de n'en pas faire aſſez.
Cependant loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire, aujourd'hui trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler.

ALIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'Envoyé d'un pere il fuyait la préſence ?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avouë, il a dû s'écarter.
Mais pourquoi ſi long-tems ſe plaire à m'éviter ?
Je ne l'accuſe point, mais mon cœur en murmure.

ALIDE.

Je ſçai trop qu'un conſeil eſt ſouvent une injure.

Mais n'eſt-il point permis de vous repréſenter
Que ſur ces bords affreux, qu'il eſt tems de quitter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal peut-être au péril qui nous preſſe,
Qu'un moment peut nous perdre, & ravir tout le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris,
Qu'entre cet océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée,
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
Sur ſes vrais intérêts eſt ſouvent aveuglé.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire.
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire,
L'ordre dépend de lui, tout eſt entre ſes mains,
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il, chére Alide? Eſt-ce nous qu'il évite?

ALIDE.

Le voici... Ciel, témoin du trouble qui m'agite!
Ciel! renferme à jamais dans ce ſein malheureux
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ALIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

MAdame, enfin du Ciel la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme nous-même,
Et les mers & les vents ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-tems ſouhaités.
J'ai

J'ai vû de ces rochers, dont la cîme élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux,
Les pavillons d'Espagne éclataient à nos yeux.
Bien-tôt l'heureux reflux des mers obéissantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes ;
Une barque légére est auprès de ces bords,
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

à Zulime.

Vous y serez, Alide... Et vous, Princesse auguste ;
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi ! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes !

ZULIME.

Dans de pareils momens on n'est point sans allarmes.
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous sçavez qui je quitte, & qui j'ai pû trahir !
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chére, & que je sacrifie.
Je dépens de vous seul... Ah ! Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour.
Plus d'une femme, hélas ! cruellement séduite,
A pleuré vainement sa faiblesse & sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point cette juste terreur,
Vous faites tout pour moi, je le sçais, & mon cœur
N'a pour vous rassurer dans votre défiance
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts

Ont connu vos grandeurs, ma misére & des fers.
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
Que ma reconnaissance & mes engagemens...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens ?
En ai-je demandé quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que le sort, puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les sermens sont faits pour un cœur qui sçait feindre ;
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté !...

ZULIME.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Mais quels discours, grands Dieux, que je ne puis cromprendre !
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre ?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré ?

ALIDE.

Eh ! Madame, à quels soins votre amour est livré !
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance ?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce Palais est peut-être un rempart inutile.
L'océan vous attend ; l'Espagne est votre asile.
Fuyez d'un vain soupçon l'importune douleur,
Vous avez trop de droits sur nous, & sur son cœur,
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse,
Votre Amant vous doit tout. Vous êtes trop heureuse.

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager..

SCENE IV.

ULIME, ALIDE, RAMIRE, MENODORE.

MENODORE.

DAns une heure au plûtard on vient vous assiéger.

ALIDE.

Ciel!

MENODORE.

On entend de loin la trompette guerriére,
On voit des tourbillons de flâme & de poussiére:
D'armes & d'Africains les champs sont inondés.
Le peu de nos soldats dont ces murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce Palais entourent la structure,
En défendent l'approche, & seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE, *à Alide.*

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joïe.

à Zulime.

Eh bien, pour vous servir le Ciel m'ouvre une voie.
Indigne jusqu'ici de vos généreux soins,
Je vais, en combattant, les mériter du moins.
Armé par votre main, je peux tout entreprendre,
Et mes premiers exploits seront de vous défendre.

ZULIME.

Ramire, garde-toi de ces exploits affreux,
Epargne un tel danger, un tel crime à tous deux.
Tombe sur moi, des Cieux l'éternelle colére,
Plûtôt que mon Amant s'arme contre mon pére!

Avant que ſes ſoldats environnent nos tours,
Les flots nous offriront un plus juſte ſecours :
Ils favoriſeront une union ſi belle ;
L'aſpect de ces climats me rend trop criminelle ;
Je vais hâter ta fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE.

Moi, je vais fuir la honte, & hâter mon trépas.



SCENE V.

RAMIRE, ALIDE.

ALIDE.

Vous n'irez point ſans moi, non, cruel que vous êtes,
Je ne ſouffrirai point vos fureurs indiſcretes :
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon ſort,
Cher époux, commencez, par me donner la mort.
Au nom des nœuds ſecrets qu'à ſon heure derniére,
De ſes mourantes mains vient de former mon pére,
Par ce Dieu qui m'entend, ce Dieu, mon ſeul recours,
L'auteur & le témoin de nos chaſtes amours.
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie,
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie,
Que nos peuples en vous attendent leur vengeur,
Allez les délivrer de l'Arabe oppreſſeur ;
Et quittant, ſans tarder, cette rive fatale,
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, déſormais ma vie n'eſt qu'un tiſſu d'horreurs,

Je rougis de moi-même, & sur-tout de vos pleurs.
Il faut trahir mon ame, il faut tromper Zulime!
Non, ce cœur malheureux n'est point fait pour le crime.
J'ai senti l'esclavage & son poids accablant,
Le fardeau de la feinte est cent fois plus pesant.
J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte:
Mais quel cœur généreux peut supporter la honte?
Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon secret est prêt à m'échapper!

ALIDE.

Si vous m'osez tenir ce langage sévére,
Je ne suis qu'un objet de honte & de colére,
Coupable du silence où nous sommes forcez,
Qui vous entraîne au crime, & que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Alide & l'amour qui m'enflâme,
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame:
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je suis bien malheureux, si votre jalousie
De ses nouveaux poisons persécute ma vie!
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous seule en doutez.
Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur est un perfide, & c'est pour vous, cruelle!

ALIDE.

Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux,
La fraude & les soupçons ne sont point faits pour nous.
Zulime, en écoutant ses aveugles tendresses,

N'a point reçu de vous d'infidéles promesses.
Menodore a parlé ; sûre de ses appas,
Elle a crû des discours que vous ne dictiez pas.
Eh ! peut-on s'étonner que vous ayez sçu plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous soumet son cœur prompt à se désarmer ?
Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous sera bien funeste.
Mais vivez, mais régnez, le Ciel fera le reste.
Fermez les yeux, cher Prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils sont tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords, & punis l'un par l'autre,
J'ai causé, malgré moi, son malheur & le vôtre.
Je vais....

ALIDE.

Ah ! demeurez. Quel est ce bruit affreux ?

RAMIRE.

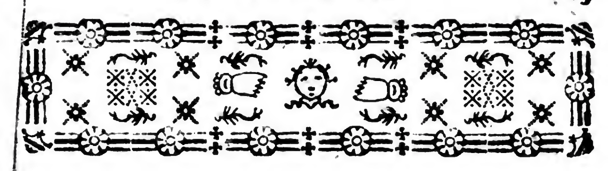
Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi, sans doute, & je vole à la gloire.
Adieu.

ALIDE.

Je vous suivrai. La chûte ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sçais tout partager,
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, MENODORE.

MENODORE.

OUI, Dieu même eſt pour nous, oui ce Dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde, & déſarme la terre.
Vous voyez les Sujets du triſte Benaſſar,
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart.
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce Palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche, où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Alide, au nom de vos amis,
Dont les triſtes deſtins à vous ſeul ſont remis,
Par ce ſalut public, devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des Rois de votre race,
Ne ſongez qu'à partir, & ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime & de ſes attentats.
Ne craignez point les dons de ſa main bienfaiſante;

Envers les ſiens coupable, envers vous innocente,
Je ſçais combien de loix & combien de raiſons
Ont banni l'alliance entre vos deux maiſons.
Plus puiſſant que les loix, le préjugé ſépare
Les Peuples de l'Eſpagne & ce Peuple Barbare.
Mais d'une loi plus juſte entendez mieux la voix.
Que tout préjugé céde à l'intérêt des Rois.
Que vous, l'Etat, Alide....

RAMIRE.

Arrêtez, Menodore,
Faut-il pour vivre heureux que je me deshonore?
Et le trône & la vie ont-ils donc tant d'appas?

MENODORE.

Vous vous trompez, Seigneur, & ne m'entendez pas.
Quel eſt donc cet opprobre, & quel eſt donc le crime.
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la ſervir doivent ſe conſacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut ſeul deshonorer.

RAMIRE.

Je le ſçai comme toi, juge de mes ſupplices.
Le premier des liens eſt celui des ſervices,
C'eſt celui d'un cœur juſte; & malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même eſt moins fort à mes yeux.
Mais tu ſçais quels ſaints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels ſermens j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je ſuis né,
Tombe en cendre le Trône où je ſuis deſtiné,
Si je trahis jamais la malheureuſe Alide!
Mais auſſi que la foudre écraſe ce perfide,
Que je ſois en horreur aux ſiécles à venir,
S'il faut tromper Zulime, & s'il faut la trahir!

MENODORE.

Ah ! Seigneur, croyez-moi, ſon erreur eſt trop chére ;
N'arrachez point un voile à tous trois néceſſaire ;
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés,
D'un jour trop odieux ſes yeux ſeraient frappés.
Ceſſez....

RAMIRE.

Ah ! fallait-il que ta funeſte adreſſe
De Zulime à ce point égarât la faibleſſe ?
Fallait-il lui promettre & ma main & mon cœur ?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

MENODORE.

C'eſt moi qui vous ſauvai, vous, Alide & Valence.
Un Trône vous appelle, & votre eſprit balance,
Et d'un vain répentir vous écoutez la voix ?

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

MENODORE.

Il eſt celui des Rois.

RAMIRE.

Je ſuis bien loin de l'être, & c'eſt un triſte augure
D'être eſclave en Afrique, & d'en fuir en parjure.

MENODORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en eſt trop pour mon cœur.
Avec ſes ennemis on feint ſans deshonneur :
Mais tromper une femme & tendre & magnanime,
L'entraîner dans le piége, & la conduire au crime,
De ce crime ſi cher la punir de ma main,
M'armer de ſes bienfaits pour lui percer le ſein,
Prendre à la fois les noms de Monarque & de traître...

MENODORE.

Dans vos Etats rendu, Seigneur, vous serez
Maître ;
Vous pouvez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance & l'amour & l'honneur.
Remettez à ce tems plus sûr & plus tranquille
Des ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez Roi, jugez & décidez,
Ici Zulime régne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice, il me faudrait la craindre,
M'avilir par frayeur à la honte de feindre !
Je la respecte trop ; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

MENODORE.

Songez-y, quelquefois l'amour se tourne en rage ;
Alide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Ah ! Menodore, au bruit de ce moindre danger,
De ces lieux ennemis, vas, cours la dégager ;
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

MENODORE.

Vous nous connaissez mal, en ces extrêmités
Alide & votre ami mourront à vos côtés.
Mais non, votre prudence & la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger,
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame tout entiére à son espoir livrée,
Aveugle en ses désirs & d'amour enyvrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil.

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

MENODORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche... C'est elle.

RAMIRE.

Vas, cours après Alide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

OUi, nous touchons, Ramire, à ce moment prospére
Qui met en sûreté cette tête si chére.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs faits pour s'aimer.)
En vain tous ces Guerriers, ces Peuples que j'offense
De mon malheureux pere ont armé la vengeance :
Profitons des instans qui nous sont accordés,
L'amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés,
Et je puis, dès demain, rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seul il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels de l'hymen le plus doux.
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée;
Le pere, les amis que j'ose abandonner,
Le Ciel, tout l'Univers doivent me pardonner,
Si de tant de Héros la déplorable fille
Pour un époux si cher oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'Univers,

Que nous ſervons tous deux par des cultes divers,
Atteſtons cet Auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne eſt unie,
(Nos cœurs n'ont pas beſoin de ces vœux ſolemnels)
Mais que demain, Seigneur, aux pieds de vos Autels,
Vos Peuples béniront dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en ſûreté,
Et du Dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi, vous ſoupirez ! quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés, mon ame eſt interdite :
Je ſuis un malheureux, deſtiné déſormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez ſçu plaire ?
Les chagrins ſont pour moi ; la douleur de mon pere,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaiſirs dont mon cœur eſt touché.
Mais vous qui retrouvez un Sceptre, une Couronne,
Vos parens, vos ſujets, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir,
Vous qui m'aimez enfin ! . . .

RAMIRE.

Je ne peux vous trahir.

ZULIME.

Comment ? . . .

RAMIRE.

Tout nous unit, mais le Ciel nous diviſe
Ignorez-vous les loix où l'Eſpagne eſt ſoumiſe ?

ZULIME.

Je ne crains point ces loix, leur triſte dureté
Céde aux Rois, à l'amour, à la néceſſité.
Des plus auſtéres loix que puis-je avoir à craindre ?
Si nos droits ſont ſacrés, qui pourrait les enfreindre ?
Quels ſont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je ſuis loin d'être ingrat, & mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le ſang dont le Ciel nous fit naître
Mit entre nos Ayeux, entre nos Nations,
Tant de mépris, de haine & de diviſions !
Mon Peuple avec dépit verrait parmi ſes Reines
La fille des Tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre Peuple verra, ſans haine & ſans effroi,
Cette main qui briſa les chaînes de ſon Roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible,
Quel cœur à vos vertus pourrait être inſenſible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du Peuple unis avec les miens...
Il eſt une barriére invincible, éternelle...

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur, achevez, quelle eſt elle ?

RAMIRE.

C'eſt la Religion, la premiére des Loix,
Souveraine immortelle & du Peuple & des Rois.
Ce puiſſant Mahomet, auteur de votre Race,

De la moitié du monde a pû changer la face,
De l'Inde au Mont Atlas il eſt preſque adoré :
Mais chez nos Nations ſon culte eſt abhorré ;
De nos Autels jaloux l'inflexible puiſſance
Entre Zulime & moi proſcrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur,
Pour ma Religion j'ai connu ton horreur ;
Arrachée à moi-même, à tes deſtins livrée,
Elle me fut dès-lors moins chére & moins ſacrée,
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir.
Puiſſe le juſte Ciel excuſer mes faibleſſes !
Du ſang, en ta faveur, j'ai bravé les tendreſſes,
Je te peux immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors ;
Puiſqu'il t'eſt odieux, ſans doute il le doit être.
Fidéle à mon Epoux, & ſoumiſe à mon Maître,
J'attendrai tout du tems & d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autres Dieux que le tien?
Je vois couler tes pleurs ; tant de ſoins, tant de flâme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame ;
Adreſſons l'un & l'autre au Dieu de tes Autels
Ces pleurs que l'amour verſe, & ces vœux ſolemnels ;
Qu'Alide y ſoit préſente ; elle approche, elle m'aime.
Alide....

RAMIRE.

C'en eſt trop, & mon cœur déchiré...



SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ALIDE. SERAME.

ALIDE.

MAdame, dans ces murs votre pere est entré.

ZULIME.

Mon pere !

RAMIRE.

Lui ?

ZULIME.

Grands Dieux !

ALIDE.

Sans Soldats, sans escorte,
Sa voix de ce Palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs & de ses cheveux blancs,
De ce front couronné respecté si long-tems,
Nos Gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas crû vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon pere, ô mon Roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ALIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie :
Mais conservez du moins . . .

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis ?

Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance.
Allez, Alide, & vous évitez sa présence;
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire & de vous éviter.
Allez trop digne Epoux de la triste Zulime,
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ALIDE.

Qu'entens-je ! ô Ciel, Seigneur !

RAMIRE.

On vient. Suivez mes pas.
Plaignez mon sort, Alide, & ne m'accusez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR, SERAME.

ZULIME.

Le voici, je frissonne, & mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent!
Serame, soutiens-moi.

BENASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs... Ah, mon pere!

BENASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Toi, l'espoir & l'horreur de ma triste famille,
Toi, qui dans mes chagrins étais mon seul recours,

Tu

Tu ne me connais plus !

ZULIME, *se jettant à genoux.*

Je vous connais toujours,
Je tremble en frémissant à ces pieds que j'embrasse,
Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
D'élever jusqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sçais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je sçais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

BENASSAR.

J'aurais pû te punir, j'aurais pû dans ces Tours
Ensévelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colére est juste, & je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois que mes bontés ne l'ont point écoutée.
Leve-toi, ta douleur commence à m'attendrir,
Et le cœur de ton pere attend ton répentir.
Tu sçais si dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont sçu se faire entendre.
Je vivais dans toi seule, & jusques à ce jour
Jamais pere à son sang n'a marqué tant d'amour.
Tu sçais si j'attendais qu'au bout de ma carriére,
Ma bouche en expirant nommât son héritiére,
Et cédât, malgré moi, par des dons superflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vêcu ; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons la caduque vieillesse ;
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces Trésors, ces Etats que je quittais pour toi,
Et tu pouvais choisir entre les plus grands Princes

Qui des bords Africains gouvernent les Provinces.
Et c'est dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi seule à la révolte excites mes Soldats,
M'arraches mes Sujets, m'enléves mes esclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves !
Quel démon t'a conduit à cet excès d'horreur ?
Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur ?
Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
Ah, Zulime ! Ah, mon sang ! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

ZULIME.

Seigneur, mon Souverain, j'ose dire mon pére,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chére:
Vivez, régnez heureux, ne vous consumez plus
Pour cette criminelle en regrets superflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je suis tourmentée,
Et de votre tendresse & de votre courroux,
Je donnerais mon sang pour mon crime & pour vous :
Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire,
Vous n'avez plus de fille, & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu, malheureuse, opprobre de mon sang,
Tu me donnes la mort pour suivre ton amant !
Quoi ! Ramire, un captif, Ramire t'a séduite !
Un barbare t'enléve, & te force à la fuite !
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est point encore éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire

La race des Héros, ma vieilleſſe & ma gloire.
Quelle honte, grands Dieux, ſuivrait un ſort ſi beau !
Veux-tu deshonorer ma vie & mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible ſalaire !
Ma fille, un ſuborneur eſt-il donc plus qu'un pére ?
Repens-toi, ſuis mes pas, viens ſans plus m'outrager ...

ZULIME.

Seigneur, il n'eſt plus tems, mon ſort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'oſe vous prier de pardonner mon choix,
D'excuſer un hymen condamné par nos loix,
D'accepter un Héros, un Souverain pour gendre.
Dont l'alliance un jour ....

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare, que les Cieux partagent ma douleur,
Que ton indigne Amant ſoit un jour mon vengeur,
Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure ;
Tous les enlévemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſent la perfidie & la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'eſpére que le Ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bien-tôt, dans les pleurs, dans la rage,
Tes jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira comme tu me trahis.
Coupable de ma mort, qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares ;
Je le demande aux Cieux, perfide, tu mourras
Aux pieds de ton Amant, qui ne te plaindra pas.

Mais avant de combler ton opprobre & sa rage.
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours, & nous verrons si tes lâches Soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds, & ton pere, & leur Maître.
Adieu.



SCENE V.

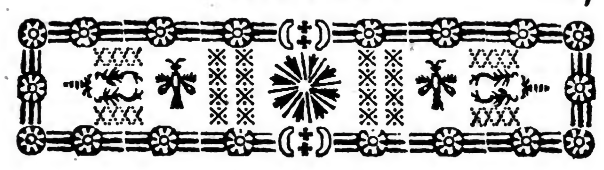
ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEigneur... Hélas! cher auteur de mes jours;
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu, qui l'as entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'Arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraissent devant moi.
Ramire, avec plaisir j'y descendrai pour toi.
Tu me plaindras, sans doute... O passion funeste!
Quoi! les larmes d'un pere & le courroux céleste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler.
Dieu, je me livre à toi, si tu veux que j'expire;
Frappe, mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

Je ne sçais où je suis, non, tu ne conçois pas
Tous ces soulévemens, ces craintes, ces combats;
Quelquefois je déteste & l'amour & mon crime,
C'est pour lui que j'outrage un pere magnanime,
Un pere qui m'est cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je, l'outrager, j'avance son trépas.
Malheureuse!

ALIDE.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'offenser un pere & tremble pour sa vie...
Pardonnez, mais peut-être en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois, maître de ses soupirs,
Pourrait sacrifier...

ZULIME.

Que prétends-tu me dire?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire!
A quels conseils, grands Dieux, faut-il m'abandonner!
Ai-je pû les entendre, ose-t'on les donner?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare?

Non, mon pere en courroux, mes remords, ma douleur,
De ces conseils affreux n'égalent point l'horreur.

ALIDE.

Mais vous-même, à l'instant, à vos devoirs fidéle
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait,
Si je parlais ainsi, mon cœur le démentait.

ALIDE.

Vous plaignez les malheurs du plus tendre des peres,
J'applaudissais, Madame, à ces remords sincéres,
Et ma triste amitié ...

ZULIME.

Vous m'en devez du moins;
Mais que cette amitié prend de funestes soins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire,
Rappellez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Alide, & comme je le veux?

ALIDE.

De notre prompt départ toute entiére occupée,
Lorsque de vos frayeurs mon ame possédée,
Soupire après l'Espagne & des climats plus doux,
Quand je me vois peut-être à plaindre autant que vous,
Que puis-je vous répondre, & comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits,

Je lui parlais d'hymen . . .

ALIDE.

Mais, Madame, . . .

ZULIME.

Et Ramire
Osait bien me parler des loix de son empire.
Il était maître assez de ses vœux amoureux,
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux!
Ma tendresse un moment s'est sentie allarmée,
Chére Alide, est-ce ainsi que je dois être aimée?
Alide, il me trahit, s'il ne m'adore pas,
S'il pense à sa grandeur autant qu'à mes appas;
Si de quelqu'intérêt son ame est occupée,
Si je n'y suis pas seule, Alide, il m'a trompée.

ALIDE.

Il ne vous trompe point, son amour, tant d'appas,
Tant d'amitié sur-tout ne feront point d'ingrats.

SCENE II.

ZULIME, ALIDE, RAMIRE.

ALIDE.

VEnez, Prince, il est tems qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir . . .

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeste
Mon devoir est de vaincre & d'oublier le reste.
Votre pere à grands cris appelle ses soldats,

Je viens pour vous sauver, volez, suivez mes pas;
Déja quelques Guerriers qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Benassar étaient prêts à se rendre,
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts en rougissant s'abaissaient devant lui;
Ne perdons point de tems, courez vers le rivage,
Je puis avec les miens défendre le passage,
Déja des Matelots entendez les clameurs,
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

Moi craindre? ah, c'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi, je commande encor dans cette enceinte.
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix,
Voyons mon pere au moins pour la derniére fois,
Apprenez à mon pere, à l'Afrique jalouse
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, Madame, en ces momens d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le Ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds, je ne puis davantage;
Et je ne réponds point...

ZULIME.

Ciel, qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux, dans quels tems?
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon pere, à mon Roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi,
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite,
Pour traîner en Espagne une esclave à ta suite?

RAMIRE.

RAMIRE.

Je vous y mene en Reine, & mon peuple à genoux
En imitant ſon Roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple, tes reſpects; quel prix de ma tendreſſe!
Va, périſſent les noms de Reine, de Princeſſe.
Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû,
Le ſeul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le ſeul que je voulais: ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même?
Triſte & ſoudain effet, où j'aurais dû penſer,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me raſſurer tu gardes le ſilence;
Eſt-ce confuſion, répentir, innocence?
Ramire, Alide, eh quoi! vous détournez les yeux.
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grace, ô Ciel, dont la main ſalutaire
Au devant de mon crime a fait courir mon pere,
Un pere que pour eux j'avais deshonoré,
Et qui n'a pû haïr ce cœur dénaturé,
Du devoir, il eſt vrai, la barriére eſt franchie,
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie.
J'irai me joindre à lui, j'y vole de ce pas,
Ou de ſa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne;
Tu le veux? c'en eſt fait.

ALIDE.

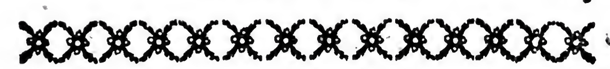
Madame!

RAMIRE.

Alide, ô Ciel!

ALIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel?



SCENE III.

ALIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH! fuyez ſon courroux, Alide, & que je meure.

ALIDE.

Non, je veux qu'à ſes pieds vous vous jettiez ſur l'heure.
Tout change; il faut me perdre & vous juſtifier.
Laiſſer périr Alide, & même l'oublier.
Vos jours, votre devoir, votre reconnaiſſance
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance;
Nos liens ſont ſacrés, & je les briſe tous,
Mon cœur vous idolâtre, & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Alide!

ALIDE.

Acceptez ce fatal ſacrifice,
Zulime en eſt trop digne, & je me rends juſtice.
Vous devez à ſes ſoins la liberté, le jour,
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour eſt pour vous le don le plus funeſte,
Autant il me fut cher, autant je le déteſte.
Si je vous vois partir, je bénirai mon ſort,
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez ſous ſes auſpices,
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices,
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens,
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.
Gardez-vous de m'offrir un bienfait ſi barbare.
Périſſent des bontés dont l'excès vous égare !
Venez, votre péril eſt tout ce que je vois.
ALIDE.
Non, je cours lui parler, je le veux, je le dois.
RAMIRE.
Je ne vous quitte point.
ALIDE.
Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez, je l'ordonne.
RAMIRE.
Ah ! plûtôt que j'expire :
Je vous ſuis, chére Alide.

SCENE IV.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.
ARrête, malheureux !
RAMIRE.
Que vois-je ! que veux-tu ?
BENASSAR.
Cruel, ce que je veux !
Après les attentats de cette fuite infâme,
Quelque reſte d'honneur entre-t'il dans ton ame?
RAMIRE.
C'eſt à toi d'en juger, quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage & ne t'en punit pas.
L'honneur eſt dans un cœur qui brava la miſére.
BENASSAR.
Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un pere.

Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré,
Tu pars, & cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille,
Je t'avouë encor plus, sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proye,
Eh bien, prend donc pitié des pleurs où je me noye;
Connais le cœur d'un pere, & conçois sa douleur,
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur :
Tu m'enleves mon sang, ta détestable adresse
Deshonore à la fois ma fille & ma vieillesse.
Suborneur, malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité,
Je t'aimais, & tu sçais qu'aux murs de Tremizéne
De mes voisins, pour toi, j'avais cherché la haine,
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah ! si malgré la loi, qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare,
Si la mourante voix d'un pere au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir,
Sois sensible à mes pleurs, plûtôt qu'à ma colére,
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire;
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux,
Et ne déchire point ces blessures mortelles
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Econte-moi.
Nous devons à Zulime autant & plus qu'à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre,
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups,
Elle adore ſon pere & le quitte pour nous,
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux pere.

BENASSAR.

Toi, Ramire!

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré
Que mes profanes yeux n'ont point deshonoré,
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime!

BENASSAR.

Ah, ſi je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? Conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard à ſa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de ſon ſang,
Un bien plus précieux que l'éclat de ſon rang?
L'unique & cher objet qui dans cette contrée
Soutenait de mes ans la faibleſſe honorée,
Et qui pouſſant au Ciel tant de cris ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus.
Moi ne la plus chérir! jeune & noble infidéle,
Crois les emportemens d'une ame paternelle.
Crois mes ſermens, Ramire, & ces pleurs que tu vois,
Parmi les Africains je tiens le rang des Rois,
Je le dois à ſa mere, & ma chére Zulime
N'a point perdu ſes droits, quel qu'ait été ſon crime,
Et toi de tous mes maux cruel, mais cher auteur,

Va, Benassar en toi ne voit qu'un bienfaiteur,
Je te crois ; je me livre au transport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaisir plus pur, & vois quelle est Zulime.
Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
Tu coûta, plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite,
Le tems fera le reste, & tu verras un jour,
Qu'il soutient la nature, & qu'il détruit l'amour.
Entre son pere & moi, son ame déchirée,
Dans ses sacrés devoirs sera bientôt rentrée ;
Mais dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'instant Alide & mes amis ?
Ta fille les guidait, peux-tu devancer l'heure ?
Nous n'avons qu'un instant.

BENASSAR.

J'y vole, & que je meure
Si je n'assure ici leur départ & leurs jours !
Je vais tout disposer en ces secrets détours,
Vers la porte du nord qui conduit au rivage,
Les Soldats de ma fille ont respecté mon âge,
Et déja quelques-uns honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, & nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace :
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place
Mais j'attends encor plus de ton cœur & du mien
Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien,
Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Alide, & la mettre en tes mains.
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Egorge devant moi la malheureuse Alide.
Est-ce assez Benassar, & me crois-tu perfide ?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi !

Parle, es-tu satisfait ?

BENASSAR.

Oui, puisque je te croi,
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne.
Dieu, vois du haut des Cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE V.

RAMIRE, ALIDE.

ALIDE, *arrêtant Ramire.*

AH! Prince, on vous attend.
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est appaisée, & tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins, de vengeance,
Tout céde à la douceur d'un répentir profond,
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle,
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que voux m'aviez donnée, & qui n'est plus pour moi.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage,
L'amour attendrissait ses esprits offensés,
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle,
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidéle.
Allez, de ma rivale auguste & cher époux,

Dégager les ſermens qu'Alide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me ſuivre.

ALIDE.

Ah! courez vers Zulime,
Portez à ſes genoux tout l'amour qui m'anime,
Mais ne balancez pas, achevez à ſes pieds,
De terminer mes jours déja ſacrifiés.
Le tems preſſe.

RAMIRE.

Oui, ſans doute, & le Ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la ſuivre.
Tout eſt changé.

ALIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ALIDE.

Que dites-vous? gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

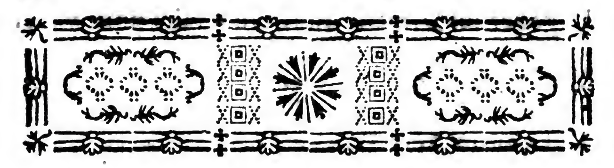
Si je trahis jamais l'honneur & la juſtice,
Dieu qui ſçavez punir, qu'Alide me haïſſe.
Venez, à Benaſſar mes mains vont vous livrer,
En ôtage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours, & j'eſpére
Aſſurer ſon repos & celui de ſon pere,
Mon bonheur & le vôtre, & partir votre époux.

ALIDE.

Hélas, s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE *seul.*

ALide ne vient point, quel Dieu trompeur
me guide ?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Alide,
Elle ne paraît point à mes yeux égarés,
Où courir, où porter mes pas désespérés ?

SCENE II.

RAMIRE, MENODORE.

RAMIRE.

QU'as-tu vû, qu'a-t'on fait ?

MENODORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, & confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à la fois
Zulime, Alide & vous, pour vous perdre tous trois.
Le dessein de Zulime était d'être trompée,
Des promesses d'Alide aveuglément frappée,

Et ſur-tout de vos pleurs répandus à ſes pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous cauſiez.
Elle ſe croit aimée ; elle a droit d'y prétendre,
Seigneur, jamais un cœur plus ſéduit & plus tendre
D'un mouvement ſi prompt ne parut emporté,
De l'excès des terreurs à la ſécurité.
Libre de ſes ſoupçons, ſans crainte de rivale,
Elle vole avec joye à la rive fatale,
Fait déployer la voile, & n'attend plus que vous,
Vous qu'elle oſe appeller du nom ſacré d'époux.
Son pere en ſçait bien-tôt la funeſte nouvelle,
Il vous croit ſon complice, il veut ſe venger d'elle.
Il veut vous perdre, il court, & ſa prompte fureur
De ſes ſens éperdus ranime la vigueur,
De ceux qu'il a gagnés il raſſemble l'eſcorte,
Il ordonne, on le ſuit, il fait ouvrir la porte,
Les ſiens entrent en foule à pas précipités.
On ſe mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés!
On combat, on n'entend que de clameurs plaintives
Au-dehors, au-dedans, aux portes, ſur les rives,
Alide fuit en pleurs le triſte Benaſſar,
Vingt fois ſa main ſur elle a levé le poignard,
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide.
Il la menace.

RAMIRE.

O Ciel! allons ſauver Alide.



SCENE III.

RAMIRE, ZULIME, MENODORE. SERAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous ! où portez-vous vos pas ?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colére,
Vous m'aviez pardonné, puis-je encor vous déplaire ?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout est prêt.

RAMIRE.

Oubliez cet armour malheureux.
C'en est fait !

SCENE IV.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Il me fuit, & le jour m'abandonne !

SERAME.

Dans ce péril qui presse, & qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné.
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jettez-vous entre les bras d'un pere,
A son cœur éperdu sa fille est toujours chére.

Cet amour malheureux dont il aura pitié
N'égale point l'ardeur de ſa tendre amitié.
Votre faibleſſe enfin de vos remords ſuivie,
Lui rendrait à la fois & la gloire & la vie.

ZULIME.

Je le ſçai, je l'avouë, il avait mérité
Et plus d'obéiſſance, & moins de cruauté.
Je vois toute ma faute, & mon ignominie,
Il ne ſçait point, hélas! combien je ſuis punie,
Mon châtiment, Serame, eſt dans mes attentats;
Je fus dénaturée, & j'ai fait des ingrats!
Ramire ingrat! Ramire! au moment où mon ame
Eût penſé que mes feux n'égalaient point ſa flâme;
Quand ſes yeux d'un regard appaiſant mes douleurs
Ont arroſé mes mains des tréſors de ſes pleurs,
Il méditait, le lâche, un complot ſi perfide,
Il préparait ma mort, il adorait Alide!
Oubliez moi, dit-il, cœur farouche & ſans foi,
Mon cœur, malgré ton ordre, eſt encor plein de toi.
Je ne t'oublirai point, ma rivale adorée
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublirai jamais,
Infidéle Ramire, à quel point je t'aimais.

SERAME.

Mais Alide en effet eſt-elle ſa complice,
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injuſtice?
Son cœur tranquille & ſimple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, & n'a jamais trompé.
Elle a de vos ſoupçons ſouffert en paix l'outrage,
Elle eſt prête à reſter ſur ce fatal rivage,
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer!

Cependant il m'échappe, & ma crainte redouble.

SERAME.

Ah, que je crains, Madame, un plus funeste trouble !
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs,
Sans doute on vous attaque, entendez ces clameurs
Ce bruit confus, affreux !

ZULIME.

Je n'entends point Ramire ;
Peut-être on le poursuit, peut-être qu'il expire !
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons, quoi l'on m'arrête ! ah ! barbares soldats,
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage,
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester.

SCENE V.

ZULIME, MOHADIR, SERAME. SOLDATS.

ZULIME.

Mohadir !... est-ce vous qui m'osez arrêter ?
Vous !

MOHADIR.

Recevez, Madame, un ordre salutaire
D'un pere encor sensible à travers sa colére,
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat ! mon amant s'arme contre mon pere !

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laiſſez-moi l'expier, s'il en eſt encor tems,
Laiſſez-moi me jetter entre les combattans.
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime !
Je vais les ſéparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, & je vois tout mon ſort,
Je ſuis ta priſonniére, & mon amant eſt mort.

MOHADIR.

Il vit, & j'avourai que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vû, maître de ſon courroux,
Reſpecter votre pere, en détourner ſes coups.
Je l'ai vû des ſiens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le ſoin de ſa propre défenſe.
Enfin preſſé par nous, Ramire allait périr,
Croiriez-vous quelle main vient de le ſecourir ?
Alide, Alide même, au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les Soldats,
Sa voix & ſon audace ont arrêté leurs bras ;
Elle ſeule, en un mot, vient de ſauver Ramire,
Il la ſuit vers la rive, il marche, il ſe retire ;
Sauvé par elle ſeule, il combat à ſes yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit ! il doit le jour à d'autres qu'à moi-même !
Serame, une autre main conſerve ce que j'aime !
Et c'eſt Alide ! ah Dieux ! n'importe, il voit le jour,
Et du moins ma rivale a ſervi mon amour.
Qu'elle eſt heureuſe, ô Ciel ! elle marche à ſa ſuite,
Elle va partager ſon trépas ou ſa fuite.
à Mohadir.
Je ne le puis ſouffrir, va, cours les arrêter

Aux pieds de ce vaiſſeau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faibleſſe,
Si jamais tu m'aimas, & ſi le péril preſſe,
Cours aux pieds de mon pere, & ne perds point de tems,
Meſure tous tes ſoins à mes égaremens.
Reveille ſa tendreſſe autrefois prodiguée,
Que dans ſon cœur bleſſé mon crime a fatiguée,
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que ſon cœur puiſſe encor s'attendrir,
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma couleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche,
Epargne à mes douleurs leur aſpect odieux,
Qu'ils me gardent du moins, ſans offenſer mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCENE VI.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

ENfin à la lumiére
L'indigne trahiſon ſe montre toute entiére.

SERAME.

Remerciez le Ciel qui vous ouvre les yeux,
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie, & qui la deshonore,
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait,

ZULIME.

Je l'adore.

Telle

Telle eſt dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poiſon dont il eſt pénétré.
Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Alide immolée en fuyant,
S'il eût inſulté même à mon dernier moment,
Je l'euſſe aimé toujours ; & mes mains défaillantes,
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégoutantes.
Quoi, c'eſt ainſi que j'aime, & c'eſt moi qu'on trahit !
Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur ſe flétrit,
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaibliſſent ;
Sur moi d'un Dieu vengeur les coups s'appeſantiſſent,
Je meurs.

SERAME.

On vient à nous.

SCENE VII.

ZULIME, ALIDE, SERAME.

ZULIME.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
Ramire eſt-il vivant ? Diſſipez mon effroi.

ALIDE.

J'y viens mettre le comble, ainſi qu'à nos miſeres,
Toutes deux en ces lieux nous ſommes priſonniéres.
Ramire eſt dans les fers.

ZULIME.

Lui !

ALIDE.

Tout couvert de coups
Et baigné dans ſon ſang, qu'il prodiguait pour vous,
Preſſé de tous côtés, & las de ſe défendre,
A ſes cruels vainqueurs il a fallu ſe rendre ;
Plus mourante que lui, j'ignore encor ſon ſort,
Hélas ! & je ne ſçai s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſçai trop le parti qu'il faut prendre.

ALIDE.

S'il eſt encor vivant, vous pourriez le défendre,
Il n'eut jamais que vous & le Ciel pour appui.
Eh ! n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encor échappés au carnage,
Sont avec vos ſoldats ſur ce ſanglant rivage,
Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'oſe le ſervir ?

ALIDE.

Madame, en me parlant, quel front triſte & ſévére
Avec tant de pitié marque tant de colére ?
Vous aviez condamné vos jalouſes erreurs,
Eh ! qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs.
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux,
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime,
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même

Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours,
Je vous sers, vous, perfide, il le faut, & j'y cours;
Mais vous me répondrez....

ALIDE.

Ah! c'en est trop, Zulime,
Connaissez, respectez, la vertu qui m'anime.
Quoi, j'ai sauvé Ramire, & vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse!
Il s'agit de sa vie, & vous êtes jalouse!
Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Alide;
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger.
Sçachez que si le Ciel prompt à nous protéger,
Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur & son empire,
Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
Je vous sacrifierais son empire & son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit & s'il vous aime?
Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour,
Vous en aurez la gloire, ayez en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point, je vois tout mon outrage,
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux...
Suivez-moi seulement, je vous ferai connaître
Que je sçai tout tenter, & même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.

Obéïssez, venez le venger, ou mourir.
Serame, quelle horreur a glacé ton visage !

SCENE VIII.

ZULIME, ALIDE, SERAME.

SERAME.

MAdame, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul, & devant qu'il expire....

SERAME.

Ah ! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort,
Vous le pouvez.

ALIDE.

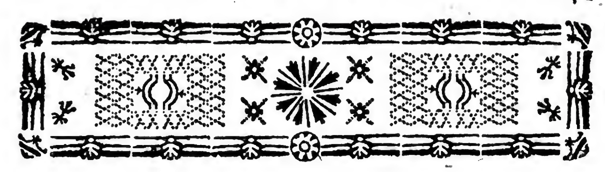
Nous fuir ! allons chercher la mort,
Soutenez-bien sur-tout la grandeur de votre ame!

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, Madame,
Vous en pourrez juger; & toi, nature, & toi
Droit éternel du sang, toujours sacré pour moi !
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & sauvez-moi d'un crime.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

OUI, Seigneur, il eſt vrai ce nouvel attentat
Outrage la nature, & le trône, & l'Etat.
Courir à la priſon, braver votre colére,
C'eſt un excès de plus, mais vous êtes ſon pére;
Et tous les attentats de ce funeſte jour
Ne ſont qu'un même crime, & ce crime eſt l'amour.
Dans ſon égarement, Zulime enſévelie,
Mérite d'être plainte encor plus que punie,
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur...

BENASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, & fit tout mon malheur.
Ils ont trop mépriſé mes pleurs & ma vieilleſſe,
Ma clémence à leurs yeux a paſſé pour faibleſſe.
Ah! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté;
Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté du cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence & le crime;
J'avais contribué moi-même à leurs forfaits,
Le tems de la clémence eſt paſſé déſormais;

Je vais, en puniſſant leurs fureurs inſenſées ;
Egaler ma juſtice à mes bontés paſſées.

MOHADIR.

Me préſerve le Ciel d'excuſer devant vous
Cet amas de forfaits que je déteſte tous !
Permettez ſeulement que j'oſe encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidéle à ſes ſermens, fidéle à vos deſſeins,
Il a remis Alide en vos auguſtes mains,
Il n'a point au rivage accompagné Zulime,
Peut-être a-t'il un cœur & juſte & magnanime ;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vû dans ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme eſt inflexible,
Où les yeux, les eſprits, les ſens ſont égarés ;
Détourner loin de vous ſes coups déſeſpérés,
Reſpecter votre ſang, vous ſauver, vous défendre,
Et d'un bras aſſuré, d'un cri terrible & tendre,
Arrêter, déſarmer ſes amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras enſanglantés.
Oui, j'ai vû le moment où, malgré ſa colére,
Il ſemblait en effet combattre pour un pére.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t'il plûtôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains les reſtes de mon ſang !
Que ne l'a-t'il verſé, puiſqu'il le deshonore !
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore,
Son cœur en un ſeul jour à jamais égaré
Eſt hardi dans la honte, eſt faux, dénaturé,
Et ſe précipitant d'abîmes en abîmes ;
Elle a contre ſon pere accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même où tu viens en ſon nom
De tant d'iniquités implorer le pardon,

Son amour furieux la fait courir aux armes,
Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
Ont séduit les soldats à sa garde commis,
Sa voix a rassemblé ses perfides amis,
A l'instant où je parle elle marche à leur tête,
Elle vient m'arracher son indigne conquête,
Cet amour insensé ne connaît plus de frein,
Zulime contre un pere ose lever sa main,
L'ingratitude enfin la mene au parricide;
Ah! courons, & nous-même immolons la perfide.

SCENE II.

BANESSAR, ZULIME, MOHADIR, *suite.*

ZULIME.

NOn, n'allez pas plus loin, frappez, & vengez-vous.
Ce cœur plein de respect se présente à vos coups.
Je ramene à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie,
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce-toi que je voi?

ZULIME.

Pour la derniére fois, Seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle,
Pour vous, contre Ramire, elle aurait combattu,
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire, autant que moi, vous révére & vous aime,
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours,

On les menaçait même, & j'offris mon fecours.
De lui, de fes amis, je réglai la conduite,
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite,
J'ai tout fait, tout tenté, n'imputez rien à lui,
Hélas! ce n'eft qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je fçai qu'à vos douleurs il faut une victime,
Frappez, mais choififfez. Son malheur fit fon crime,
L'adorer eft le mien. C'eft à vous de venger
Ce crime, que peut-être il n'a pû partager.
Mon pere, car ce nom, ce faint nom qui me touche,
Eft toujours dans mon cœur, ainfi que dans ma bouche.
Par ce lien de fang, fi cher & fi facré,
Par tous les fentimens que je vous infpirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible, il eft le feul coupable.
Répandez tout ce fang que vous m'avez donné,
Des fureurs de l'amour ce fang empoifonné,
Ce fang dégénéré dans votre fille impie,
Trop d'horreur en ces lieux affiégerait ma vie,
Après un tel éclat, s'il n'eft point mon époux,
L'opprobre feul me refte & retombe fur vous.
Pour fauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort où l'hyménée;
Mais l'une eft le feul bien que je doive efpérer,
Le feul que je mérite, & que j'ofe implorer,
Le feul qui puiffe éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre augufte vifage,
Voyez-moi, laiffez-moi, pour comble de faveurs,
Baifer encor vos mains, les baigner de mes pleurs!

Vous

Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire,
Mais pardonnez, mon pere, au malheureux Ramire
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de lui la plus chére moitié.

BENASSAR.

O Ciel qui l'entendez ! ô faiblesse d'un pére !
Quoi ses pleurs à ce point fléchiront ma colére !
Me faudra-t'il la perdre, ou les sauver tous deux !
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux !
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie,
L'une est ma fille, hélas ! l'autre a sauvé ma vie,
Je ne puis de leurs cœurs désunir les liens....
Gardes, que l'on m'améne & Ramire & les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez devant vous éperduë,
Soumise, désarmée, à vos ordres renduë,
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la haïr.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ALIDE, RAMIRE, MOHADIR, *suite.*

RAMIRE.

J'Ai mérité la mort, & je sçai qu'elle est prête;
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête,
Frappe, mais que ton cœur de vengeance occupé
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains j'avais remis Alide,
Avec un tel garant pouvais-je être perfide !
Va, Ramire était loin de te manquer de foi,

Benaſſar, nos ſermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
Tu m'as trop mal connu, c'eſt ta ſeule injuſtice,
Que ce ſoit la derniére, & que dans mon ſupplice,
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés !

BENASSAR.

Le Ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés,
Je ne ſuis point barbare, & jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conſerva ma vie ;
Un amour emporté, ſource de nos malheurs !
Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'aſſervit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou déteſter ſa tendreſſe effrenée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras
Sois ſon époux, Ramire, & régne en mes Etats,
Vis pour elle & pour moi, combats pour nous défendre,
Soyons tous trois heureux, ſois mon fils, ſois mon gendre.

ZULIME.

Ah mon pere! ah Ramire! ah jour de mon bonheur !

ALIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé, confondu de cette grace inſigne
Que vous daignez me faire, & dont je ſuis indigne,
Votre fille ſans doute eſt d'un prix à mes yeux
Au-deſſus des Etats fondés par ſes ayeux,
Mais le Ciel nous ſépare : apprenez l'un & l'autre

Le secret de ma vie, & mon sort & le vôtre.
Quand Zulime a daigné par un si noble effort
Sauver Alide & moi des fers & de la mort,
Menodore, un ami qu'aveuglait trop de zéle
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle,
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus tems, je n'étais plus à moi,
Les nœuds les plus sacrés, les loix les plus sévéres,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barriéres;
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits.
Je ne puis reparer les malheurs que j'ai faits;
Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
Vengez-vous sur moi seul, Alide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse, perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand son pere unissant notre espoir & nos larmes
Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
Lui-même a resserré dans les derniers momens
Ces nœuds infortunés, préparés dès long-tems.
Nous gardions l'un & l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils bravent ma colére!
Ah! c'est trop essuyer de mépris & d'horreur,
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau deshonneur?
Souffrirez-vous qu'Alide à ma honte jouisse
Du fruit de tant d'audace & de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous de ces traîtres appas,
De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats,
Alide tiendra lieu de toutes les victimes;
Mon indigne rivale a commis tous les crimes.

Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ALIDE.

Vous pouvez me punir, mais connaissez moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre pere est présent, qu'il juge, & qu'il prononce.

BENASSAR.

O Ciel!

ALIDE.

Ramire & moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est vous, c'est votre fille, à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, & digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble & le seul prix!
Sa gloire en dépendait, & je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, Madame,
Autant l'heureux Ramire a pû toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux,
J'ai causé de tous trois les malheurs & les larmes,
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes,
Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire,
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire
Pour croire que la vie ait sans lui quelque appas,
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse,
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Le voici.

Elle se frappe.

RAMIRE *courant vers Alide.*

Ciel ! Alide !

ALIDE, *aux Gardes.*

Arrêtez son transport.

à Zulime.

Je n'ai pû te céder qu'en me donnant la mort.

à Ramire.

Adieu, puisse du Ciel la fureur adoucie,
Pardonner mon trépas & veiller sur ta vie.

RAMIRE, *entre les bras des Gardes.*

Je me meurs.

BENASSAR.

Ah ! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ALIDE, *à Zulime.*

Eh bien, ai-je appaisé votre injuste colére ?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflâmer,
Mais jugez qui des deux a sçû le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse & trop chére victime !
Mon pere, que je sens tout le poids de mon crime !
De Ramire & de vous j'ai tissu tous les maux,
Mes mains de toute part ont creusé des tombeaux.
Mon amant me déteste, & mon amie expire.

BENASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire.
Le Ciel nous punit tous de tes funestes feux,
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

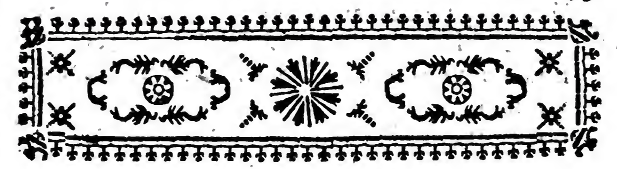
Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE CAFFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.



PRÉFACE.

LA Comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est de Monsieur HUME, pasteur de l'Eglise d'Edimbourg, déja connu par deux belles tragédies, jouées à Londres, il est le frére de ce célébre philosophe Mr. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale ; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La Comédie intitulée L'ECOSSAISE, m'a paru un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Fréeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les Théâtres de France, & cependant, c'est la nature pure. Cette piéce paraît un peu dans le goût de ces Romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages ; rien d'étranger au sujet, point de tira-

de d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célébre auteur.

Nous avouons en-même-tems que nous avons crû, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rolle de *Frélon*, qui paraissait encor dans les derniers Actes : il était puni, comme de raison, a la fin de la piéce ; mais cette justice qu'on lui rendait, semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon*, est si lâche, & si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vûë trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres sçavans, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement, que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de Mr. *Hume* est une espéce d'état en Angleterre : il y a même

une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres Nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvû qu'il soit vrai. Ils disent que la Comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la Nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la justification de Mr. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin de tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette piéce, c'est que l'unité de tems, de lieu, & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux Acteurs sortir de la Scène, & deux autres venir à leur place sans être appellés, sans être attendus: ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Ecossaise*.

Quant au genre de la piéce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple Comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusqu'aux larmes; mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne

plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi, celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur; malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être.

Nous ne sçavons pas si cette piéce pourrait être représentée à Paris; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une piéce Anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes, & toujours naturelles.

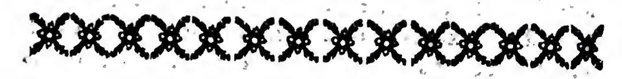
Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette Comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du sacerdoce, dont l'Auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La Comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnemens; il est aisé d'apprendre la trigonométrie: mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

» J'ai soutenu les premiers personnages ès » Tragédies Latines de *Bucanam*, & de *Gue-* » *rante*, & de *Muret*, qui se représenterent à » notre Collége de Guienne avec dignité. En » cela, *Andreas Goveanus* notre principal

» comme en toutes autres parties de sa charge, » fut sans comparaison le plus grand principal » de France, & m'en tenait-on maître ouvrier. » C'est un exercice que je ne mesloue point aux » jeunes enfans de maison, & ai vû nos Princes » depuis s'y adonner en personne, à l'exemple » d'aucuns des anciens, honnêtement & louablement : il est loisible même d'en faire métier » aux gens d'honneur & en Grèce. *Aristoni tragico actori rem aperit : huic & genus, & fortuna » honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ai toujours » accusé d'impertinence, ceux qui condamnent » ces és-batemens; & d'injustice, ceux qui empêchent l'entrée de nos bonnes villes, aux Comédiens qui le valent, & envient au peuple » ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens, & les rallier comme aux offices sérieux de la dévotion, » aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente, & puis on ne leur concéde » des passetems plus réglés que ceux qui se font » en présence de chacun, & à la vûë même du » Magistrat, & trouverais raisonnable que le » Prince à ses dépens en gratifiât quelquefois la » commune; & qu'aux villes populeuses il y eût » des lieux destinés, & déposés pour ces spectacles; quelque divertissement de pires actions » & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y » a tel que d'allécher l'appetit & l'affection, » autrement on ne fait que des ânes chargés de » livres; on leur donne à coups de foüet, en » garde, leur prochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut épouser.



ACTEURS.

Mtre. FABRICE, tenant un Caffé avec des Appartemens.

LINDANE, Ecossaise.

MONROSE, Seigneur Ecossais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, suivante.

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant.

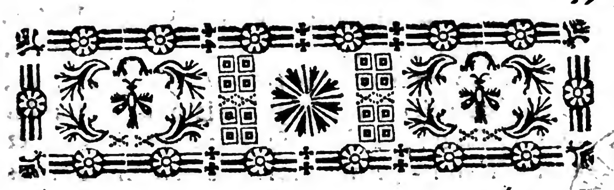
FRELON, écrivain de feuilles, & fripon.

LADY ALTON, *on prononce* LEDY.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domestiques.

La Scène est à Londres.



LE CAFFÉ, OU L'ECOSSAISE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scène représente un Caffé & des chambres sur les ailes ; de façon qu'on peut entrer de plein-pied des appartemens dans le Caffé.

FRELON *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du caffé ; lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligéantes ! des graces répanduës sur plus de vingt personnes ! aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers !

une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! encor-encor-& à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant, je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier-... & à moi rien ! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t'il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

au maître du Caffé.

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : - j'enrage.

FABRICE.

Mr. Frélon, Mr. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment là que vous faites naître : écoutez, j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon ?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

FRELON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles soient jolies : & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardy, Mr. Frélon, cette jeune personne-là n'est guères faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. - N'en seriez-vous point amoureux ; mon cher Mr. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non ; elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu . . .

FRELON.

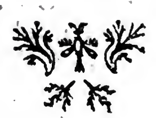
Ah ah ah ah, sa vertu ! . . .

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.



SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O Ciel ! daigné m'y protéger . . . Infortuné que je ſuis ! . . . On m'a dit que je ſerais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte, ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très-belle & très-vertueuſe.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites

pour moi : qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines !... Y a-t'il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

FABRICE.

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE *en se promènant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vai donner ordre que vous soyez bien servi.

Il sort.

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand Seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommage, & ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Mylord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis ; quel est votre emploi dans la maison ?

FRELON.

Je ne suis point de la maison, Monsieur, je passe ma vie au caffé, j'y compose des brochures, des feuilles : je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature,

SCENE III.

FRELON *se remettant à sa table. Plusieurs personnes parraissent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance sur le bord du Théâtre.*

MONROSE.

MEs infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entiére : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être deshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murrai* qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

Un de ceux qui sont entrés dans le Caffé frappant sur l'épaule de Frélon *qui écrit.*

Eh bien, tu étois hier à la piéce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une piéce nouvelle. Les

affaires publiques me désesperent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON *écrivant.*

Cela n'est pas vrai, la piéce ne vaut rien ; l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'Etat est anéanti ; & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, & que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

Le Chevalier MONROSE *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du pere !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR *dans le fond.*

La piéce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la piéce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

ils parlent tous quatre en même-tems.

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquiéme acte sur-tout, a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERL.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque.

FRELON.

Le quatriéme & le cinquiéme acte sont pitoyables.

MONROSE *se retournant.*

Quel sebat !

LE PREMIER INTERL.

Le Gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERL.

Si le prix de l'eau des Barbares ne baisse pas, la patrie est perduë.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

Mr. FABRICE *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi ; sur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohuë ? non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre.

Il se retire ; les survenans sortent pour dîner. Frélon *est toujours à la table où il écrit.* Fabrice *frappe à la porte de l'appartement de* Lindane.

SCENE IV.

FABRICE, Madlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

MAdemoiſelle Polly, Madlle. Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t'il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égaïera.

POLLY.

Je ne peux être gaïe, quand ma maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrettement ce qu'il vous faudra.

Il ſort.

FRELON, *ſe levant de ſa table.*

Je vous ſuis, Mr. Fabrice. - Ma chére Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtreſſe? vous rebutez toutes mes priéres?

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte!

FRELON.

Eh de quelle ſorte eſt-elle donc ?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t'elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtuë ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fiére : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes avantures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaiſſez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, & je suis le cher Mr. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fy donc, cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi, vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise : de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes : .... Ah je viendrai à bout de ces avanturiéres, ou je ne pourrai.

Il sort.



SCENE V.

LINDANE *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.* POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de bouë, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il n'en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, & je le rembarrais...

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souvien-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misére, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau, ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sçai manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chére maîtresse, on s'en apperçoit

aſſez en me voyant : pour vous, ce n'eſt pas de même ; la grandeur d'ame vous ſoutient : il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mavaiſe fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vûë d'œil : depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance : je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chére Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe : n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent ; tu m'as aidée : il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Sçavez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être inſtruit, puiſ-

que tu l'ès à peine? Il ne ſçait rien, perſonne ne m'écrit, je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de ſçavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chére Polly, tu le ſçais, je ſuis une infortunée, dont le pere fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur, mais ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne ſors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent; ils veulent ſe faire un droit de notre miſére; & je veux rendre cette miſére reſpectable. - Mais, hélas! Mylord Murrai ne viendra point?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une ſerviette.*

FABRICE.

PArdonnez-Madame-Mademoiſelle je ne ſçai comment vous nommer, ni comment vous parler : - vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés : - je ne ſçai comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénétrent le cœur; que voulez-vous de moi!

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîner hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, - vous êtes triſte, - entre nous, pardonnez: - il paraît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment, quelle imagination! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la Cour: ma chére Dame, un peu de ſociété, un peu de bonne chére: nous avons là-haut un vieux Gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte

aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, & vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pû imposer si témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il est deux heures, & Mylord ne viendra point.

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je sçai que c'est l'homme le plus vertueux de la Cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? c'est peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE.

Va, ma pauvre Polly : il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais, qui est donc

cette autre Dame qui entre dans mon caffé comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chére maîtresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord : je l'ai vûë une fois roder près d'ici, c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait, je suis perduë : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

Elle rentre.



SCENE VII.

LADY ALTON, *ayant traversé avec colére le théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.*

SUivez-moi ; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

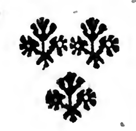
LADY ALTON.

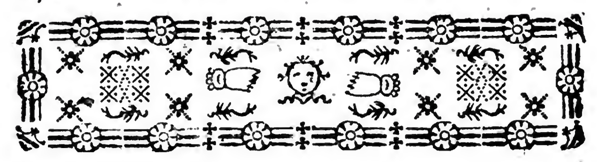
A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diablesse de femme !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette avanturiére est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente, sa suivante présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; & quant à celle que vous appellez une avanturiére, si vous connaissiez ses moeurs, vous les respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON, *elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.



SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh qui peut frapper ainsi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Répondez-moi : Mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON.

Je suis votre partie : si Mylord vient encor vous voir, si vous flâtez la passion de cet infidéle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perduë.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger je veux vous confondre ; tenez, connaiſſez le traître, voilà les Lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je . . .

LINDANE *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vû ! malheureuſe, . . . Madame . . .

LADY ALTON.

Eh bien ! . . .

LINDANE *en rendant le portrait.*

. . . . . Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe : ſçachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère . . .

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; ſi vous continuez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venuë ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. - Polly, c'en eſt fait ; vien m'aider à cacher la derniére de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chére maîtreſſe, & qu'eſt devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

Elles ſortent.





SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazettier Littéraire, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéïe? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sçai qu'elle est Ecossaise, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles?

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc servie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothése.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothése!

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai: elle est très-mal intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRELON.

Je suis en rélation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le pere de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je supposerais même que le pere est ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des suites, & on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je respire, les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. - Tu as raison; une Ecossaise qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est surement une ennemie de l'Etat; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier: mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déja récompensé; je

te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous sçaurez, & même de ce que vous ne sçaurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à St. Omer. * Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

* *Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au Collége de St. Omer.*

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà, je l'avouë, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse ; il me ferais, je crois, haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enléve mon amant, il n'y a pas moyen de par-

donner. (*à* Fabrice *qu'elle apperçoit agissant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître, faisons la paix ; vous êtes un honnête homme, mais vous avez dans votre maison un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.



SCENE V.

MR. FRIPORT, *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau.* FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, Mr. Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

MR. FRIPORT.

Fort bien, Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuïe. (*au garçon du caffé.*) Eh ! du chocolat ; les papiers publics : on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour succer le sang des mouches ! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t'il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez-vous ? Qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux Gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand'choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encor plus ſinguliére que lui ; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle eſt bien plus qu'honnête ; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la derniére miſére, & elle eſt fiére à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux Gentilhomme.

FABRICE.

Oh point ; ſa fierté eſt encor une vertu de

plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez, comme je m'ennuïe, je veux voir cette femme-là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on se retire : je me retirerai avec elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FRIPORT.

FRIPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

Il enfonce la porte.

SCENE VI.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit*, Mr. FRIPORT, Mr. FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ! Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

Friport s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly, il ôte son chapeau & le remet.

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseïez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être,

c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce païs-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aiſes, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi, ou ſans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O Ciel! quelle viſite je reçois! Et Mylord ne vient point! cet homme bizarre m'aſſaſſine, je ne pourrai m'en défaire; comment Mr. Fabrice a-t'il pû ſouffrir cela? Il faut bien s'aſſeoir. *(Elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.)*

Un garçon apporte du chocolat; Friport en prend ſans en offrir; il parle & boit par repriſes.

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens; on m'a dit de vous-le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme-vous êtes pauvre & vertueuſe-mais on ajoute que vous êtes fiére-& cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monſieur?

FRIPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt

un trés-galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE

C'eſt un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monſieur, non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraïe modeſtie ; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir ; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien ne jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fiére : je ſçai mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du Médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fiére auſſi, vous ?

POLLY.

Oh l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mile guinées ; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixiéme de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes- - oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée ; point de remerciement, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

Il jette une groſſe bourſe ſur la table.

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE *se levant & se détournant.*

Je n'ai jamais été si confonduë. - Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! Mais quel outrage !

FRIPORT *continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazettier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ! *Le Roi est vennu en haute personne.* Eh malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Di le fait tout rondement.

LINDANE *s'approchant de lui.*

Monsieur ...

FRIPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter, recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singuliére que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le Ciel vous envoye par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la derniére misére, & sans la bonté attentive du Maître du caffé, nous serions mortes de froid, & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez sçû malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le Ciel lui envoye par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chére Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chére maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuser; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chére Polly, au nom de nos malheurs, ne nous deshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſçait donner, & qui ne ſçait pas vivre; di-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FRIPORT *toujours prenant ſon chocolat & liſant.*

Hem, que dit-elle là?

POLLY.

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes; elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille...

FRIPORT.

Ah, ah! eſt ce qu'elle eſt fille?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſçait ce qu'elle dit; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein mal-honnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perduë.

POLLY *allant vers* Friport.

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par harzard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure-comme vous vous aviſerez je m'aviſerai. - Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. - Si vous dites que je vous ennuïe, vous m'ennuïerez. - Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. - Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire ſa montre.*) Mon tems ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance, mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice ! Mr. Fabrice ! à mon ſecours, venez.

FABRICE *arrivant en hâte.*

Quoi donc ? Madame.

LINDANE *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde, remettez-la lui, je vous en charge ; aſſurez-le de mon eſtime ; & ſçachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE *prenant la bourſe.*

Ah ! Mr. Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah ! Mr. Fabrice ! eſt-ce vous qui me trahiſſez ?

FABRICE.

Je vai vous obéïr, puiſque vous le voulez. (*bas à Mr. Friport.*) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénétrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fiére. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fiére. Adieu.



SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez-là bien opéré, Madame; le Ciel daignait vous ſecourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chére enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt un erreur qui doit finir.

Elle écrit.

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée, hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien; une ſuivante a toujours des reſſources; mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE

LINDANE *ayant plié sa Lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tien, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui, mes derniéres volontés le toucheront. Va (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplû.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplû sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon pere & ma famille.

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le pere de Mylord qui....

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon pere, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans pere, sans mere, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! Monsieur Fabrice, à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, Mr. le Gentilhomme de là-haut, tout le monde...

La femme & la servante de Fabrice, & Polly, emmenent Lindane dans sa chambre.

LINDANE *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t'il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouïssait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle eſt d'Ecoſſe?

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſçai que d'aujourd'hui; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſçait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie? Tu ès mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reſte; j'aurai juſtice ou vengeance! O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu ſans reſſource! que de coups de poignards auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie!

FABRICE *revenant.*

Vous va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t'il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très-bien; encor un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'eſt que cela. - Il faut que je ſorte- que j'aille - que je hazarde - oui - je le veux -

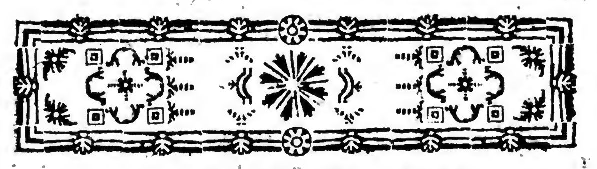
Il ſort.

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouïſſent. S'il avait vû Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUi, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon ; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble ! Elle conſpire contre l'Etat ; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné : ah du moins c'eſt contre moi qu'elle conſpire ! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André le laquais de Mylord ; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André ! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment, ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous ; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de sa chére Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus.

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié - mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle. Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en

recevra d'autres : ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi !

Il ſort.

LADY ALTON *ouvre la lettre & lit.*

Liſons : *Ma chére, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane* - il ne m'en a jamais tant écrit - *il y a deux jours, il y a un ſiécle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vous ſervir : je ſçai qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent : comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidéle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(*après avoir lû.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal-intentionnée ; le pere du Murrai a commandé en Ecoſſe ; ſes amis agiſſent ; il court jour & nuit ; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.



SCENE II.

LADY ALTON, POLLY. LINDANE.

LADY ALTON *à* Polly *qui paſſe de la chambre de ſa maîtreſſe dans une chambre du Caffé.*

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire ; qu'il s'agit de

ſon bonheur, (*avec emppportement.*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien; mais votre phyſionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vai lui faire.

LINDANE *arrivant toute tremblante ſoutenuë par* Polly.

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous inſulter encor à ma douleur ?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuſe; je ſçai que vous n'avez rien; je ſuis riche, je ſuis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux ſur les frontiéres d'Ecoſſe, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, ſi vous en avez; mais il faut dans l'inſtant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute ſa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'eſt lui qui m'abandonne; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma fortune, elle ne dépendra ja-

mais de perſonne, encor moins de ma rivale.

Elle ſort.

LADY ALTON *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrêmité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin d'écrivain; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidéle amant! paſſion funeſte! Je ſuffoque.

SCENE III.

MR. FRIPORT, le Chevalier MONROSE, *paraiſſent dans le Caffé avec la femme de* Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre*, FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON *à Fabrice.*

MOnſieur Fabrice, vous qui me voyez ici ſouvent, c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions...

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je.

Elle ſort.

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t'elle donc? quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave Gentilhomme ne

l'ait pas vûë, il en aurait été touché.

MONROSE *à part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête.-Malheureux que je suis !

FRIPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vûë d'une jeune personne ne laisse pas de réjouïr les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encor une fois. - C'est dommage qu'elle soit si fiére.

MONROSE *à Friport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une maniére admirable.

FRIPORT.

Moi ? non-n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les gazettes.*) Ah ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE *s'avançant.*

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché.-*D'Edimbourg le* 14. *Avril... On cherche par-tout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à ...

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose-lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

froidement.

Oui, cela est vrai- (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.- Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble ayent jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet* Jacq, *qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit. - Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non ? tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure, on coupe une tête aujourd'hui, le gazettier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette Dlle. Lindane n'était pas si fiére, j'irais sçavoir comme elle se porte ; elle est fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, un Messager d'Etat.

LE MESSAGER.

VOus vous appellez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un caffé, & des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du Gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas un goûte de sang dans les veines.

MONROSE *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah pourquoi est elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement ; fy que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, Mr. le Messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une avanturiére, comme le disait notre ami Frélon. Cela va perdre ma maison ; - me voilà ruiné. Cette Dame de la Cour avait ses raisons, je le vois bien. - Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnemens, en prison, ou caution ; c'est la régle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, & rien, c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Mr. Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes.

FRIPORT.

Belle demande ! apparemment. - Mr. le Messager je dépose cinq cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille-autant que je peux-mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fiére.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Caffé.*)



SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MOnſieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Mr. Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames. - Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort. - Que fais-je ici?

FABRICE.

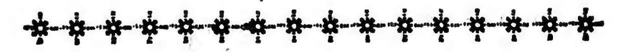
Nous la ferions évanouïr encor une fois.

SCENE VI.

MONROSE *ſeul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au Gouvernement! je ne ſçai-mais cette

avanture me jette dans de profondes réflexions : tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.



SCENE VII.

MONROSE *appercevant* POLLY, *qui passe.*

MAdemoiselle, un petit mot, de grace. Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune ; je suis Ecossaise, & pour aimable-bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne sçavez-vous aucune nouvelle de votre païs?

POLLY.

Oh non, Monsieur, il y a si long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon pere était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mere avait servi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous sçavez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille.

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut-être inconnuë ; elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

MONROSE.

Une inconnuë ! ô Ciel, si long-tems impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse - mais quelles vaines chiméres ! dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse ?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas, ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chére fille ! seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains ayent pû carresser dans son berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une si grande différence. Je ne sçai pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut-être inconnuë : je ne me posséde plus ; il faut

faut avec votre permiſſion que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux Gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous voyez à préſent ma maîtreſſe ; elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouïſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenuë à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un répos mêlé de trouble & d'amertume ; de grace, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encor quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouïes ſont bien long-tems avant de ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.



SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE *le tirant par la manche.*

MOnsieur, n'y a-t'il personne là ?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t'on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche ....

MONROSE *se retournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sçai qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez ; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chére Demoiselle, qui est, dit-on, de votre païs.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte ; croyez-moi ; notre ami Friport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour

vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

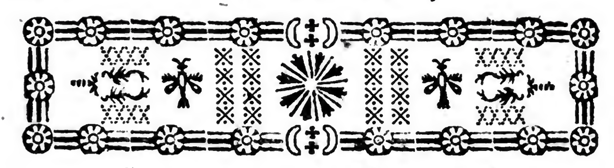
Pardon.-Je ne ſçai-où j'étais-je vous entendais à peine.-Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne peux partir ſans la voir.-Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſur-tout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez ſûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON *dans le Caffé à une table.* FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, Mr. Frélon, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique, Mr. Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon caffé passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous ? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT *à Frélon.*

Un fripon- entendez-vous ? cela paſſe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre caffé ; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode ; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation ! celle d'un eſpion, d'un mal-honnête homme, (pardonnez, ſi je répéte ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

FRELON.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits ; ſçavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mlle. Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyait, je le noyerais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave Gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien ! quel mal y a-t'il à être de ſon païs ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs con-

férences avec les gens de cette Dame ſi colére qui eſt venuë ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet ? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

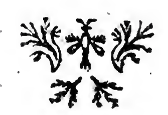
Un Mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je ſors. - Mon ami, je ne ſçai, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe - je reviendrai inceſſamment - oui, je reviendrai - je veux lui parler ſérieuſement ; ſerviteur - cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.



SCENE II.

LORD MURRAI *pensif & agité.* FRELON, *lui faisant la revérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI *à Fabrice d'un air distrait.*

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête homme ; comme se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vû : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu ! protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunes. Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami (*à Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*en montrant Frélon.*)

FRELON *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'al du crédit à la Cour.

FABRICE *en sortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI *à Frélon.*

Mon ami !

FRELON.

Monseigneur ; permettez-vous que je vous dédie un tome ? . . .

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux Gentilhomme venu d'Ecoſſe, c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Miniſtre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, Monſeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *ſeul.*

UN vieux Gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même païs! Hélas! s'il était poſſible que je puſſe réparer les torts de mon pere! ſi le Ciel permettait. - Entrons. (*à Polly qui ſort de la chambre de Lindane.*) Chére Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de tems ſans venir ici ? deux jours entiers - je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de Mylord Monroſe ; les Miniſtres étaient à Vindſor, il

il a fallu y courir. Va, le Ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes priéres, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maîtreſſe me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouïſſement, & je me ſerais évanouïe auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

LORD MURRAI.

Tien, voilà pour l'évanouïſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons ; je ne ſuis pas ſi fiére que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juſte Ciel ! la fille de Monroſe dans la pauvreté ! malheureux que je ſuis ! que m'as-tu dit ? combien je ſuis coupable ! que je vai tout réparer ! que ſon ſort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t'elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte, jettons nous à ſes pieds, c'eſt torp tarder.

POLLY.

Ah ! Mylord ! gardez-vous en bien, elle eſt actuellement avec un Gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon païs, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes !

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux Gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déja comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée ! Juſte Ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je déſire qu'il ſoit ! Et que ſe diſaient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir, & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà ſûre de votre inconſtance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*à part.*) Quel contre-tems effroyable !

LADY ALTON.

Monſtre, perfide !

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché ; mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être, ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélerat, après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais ; quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure !

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une avanturiére.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plûtôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sçai que vous êtes vindicative, envieuse plûtôt que jalouse, emportée plûtôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sçai qui elle est, je sçai qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle : je sçai tout ; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout ; & bien-tôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable. *Elle sort.*

SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie? Que la jalousie est affreuse! O Ciel! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chére Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? sçait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouër, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du Gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAI.

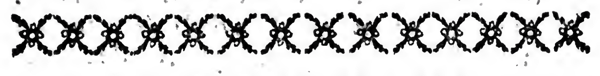
Qu'ai-je entendu? quelle avanture! & que

de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le Ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtresse ; je cours chez le Ministre ; je vai tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Di lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

Il sort.

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges avantures ! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.



SCENE VI.

MONROSE, LINDANE. POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maitresse.*

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon pere, me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonniére ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la premiére consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée si cruelle vous sépara de votre pere, qui fut depuis si malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumiére qui m'éclairent dans les ténébres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE *s'essuïant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pere eut quitté sa famille pour ne plus la revoir,

combien restâtes-vous auprès de votre mere ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misére, & que mon frere fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment & quel souvenir ! Chére & malheureuse épouse ! fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de désastres ! - Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mere ; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fond s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mere, & je suis ce pere infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux, voici le premier instant heureux de ma vie. - O mon pere ! ... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chére fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous sçavez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée, j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans

doute le fils de mon ennemi qui me perſécute encor ; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reſte de jours déja proſcrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire - quel parti prendre ? Ah mon pere !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere ſi malheureux.

LINDANE.

Je ſuis plus à plaindre que vous ne penſez.... Etes-vous bien réſolu à cette entrepriſe funeſte ?

MONROSE.

Réſolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui ſont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve ; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez, votre voix pénétre mon cœur, je crois entendre celle de votre mere. Hélas-que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous ceſſiez de vous expoſer, que vous quittiez cette ville ſi dangereuſe pour vous, &

pour moi. - Oui, c'en eſt fait, mon parti eſt pris. - Mon pere, je renoncerai à tout pour vous, - oui, à tout - je ſuis prête à vous ſuivre- je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque iſle affreuſe des Orcades ; je vous y ſervirai de mes mains ; c'eſt mon devoir, je le remplirai. - C'en eſt fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puiſque vous avez le courage de vous attacher à ma funeſte deſtinée ; je vai tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure ſe paſſe ; ſoyez prête, & recevez encor mes embraſſemens & mes larmes.

****

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En eſt fait, ma chére Polly - je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! & il ne m'a point vûë ! c'eſt-là le comble. O mon malheureux pere ! que ne ſuis-je partie plûtôt ?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton. . .

LINDANE.

Quoi ! c'eſt ici même qu'il l'a vûë pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ! Peut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon pere.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc, je vous jure que Mylord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ! Pere infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſçai où je vai - je ne ſçai ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chére maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi : ne me parle point de Mylord ;

hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. - Ce Gentilhomme que tu as vû avec moi. . . .

POLLY.

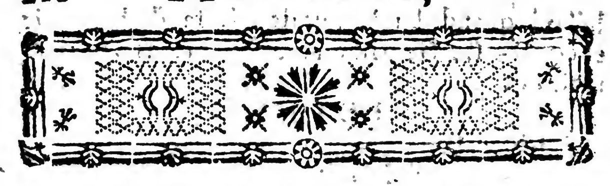
Eh bien ?

LINDANE.

Vien, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Sui-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiselle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractére si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; est-ce que vous craignez quelque chose ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport, ce vieux Gentilhomme qui est de son païs fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, & ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant !

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fy ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à

l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fiére, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien. - Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sçait-on ? ne manquez pas de m'écrire-n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance, & si jamais la fortune. . . .

FRIPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

Oh Ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que Mylord, & mon pere . . .

FRIPORT *à Fabrice.*

Oh qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ai je ne sçai quoi qui me touche - qu'elle parte si elle en a envie - il ne faut point gêner les filles ; je me soucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écrivez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez - car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.





SCENE II.

LORD MURRAI & ses gens *dans l'enfoncement*, LINDANE, & les Acteurs précédens, *sur le devant.*

LORD MURRAI *à ses gens.*

REstez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE *à Polly.*

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord là vient toujours mal-à-propos ; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement ; mais après tout que cela me fait-il ? j'ai quelque affection - mais je n'aime point-moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encor ma reconnaissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point - je vous verrai pourtant encor une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon Gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, quelque affection pour cette fille.

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vuë. Dans quelle maiſon vous êtes ! elle ne vous convient pas ! une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, & vous pleurez ! quel eſt ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il cauſé quelque chagrin ? il en porterait la peine ſur l'heure.

LINDANE *en eſſuïant ſes larmes.*

Hélas ! c'eſt un bon homme, un homme groſſiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas inſulté à mes diſgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point paſſé trois jours ſans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches ; je n'ai été abſent que pour vous, je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échappé un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encor, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez; vous sçavez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre pere a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer?

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon pere: c'est une justice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contract de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remors & l'amour du fils réparer les fautes du pere!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plûtôt expier à vos pieds.-Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pû vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon pere.

LORD MURRAI.

Votre pere? eh où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emméne, c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlévera pas. Il est ici, conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voye, il n'est venu ici que pour finir sa vie en vous arrachant la vôtre, & je ne fuïrais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même (*en se retournant*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement! & le bien avec lenteur.

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vûë, épargnez-lui l'horreur de la

vôtre-écartez-vous-du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.



SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chére fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie - partons.

LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée-je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de tems le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé - j'en suis incapable-je vous suivrai - mais encor une fois, attendez quelque tems - accordez cette grace à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages - ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque

moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre pere périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé- cependant j'avais quelque eſpoir - n'importe, vous êtes mon pere, je vous ſuis. Ah malheureuſe !



SCENE V.

Mr. FRIPORT, & FABRICE, *paraiſſent d'un côté, tandis que* MONROSE & ſa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT *à Fabrice.*

SA ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre ; elles ne partiront point, j'en ſuis bien aiſe : je m'accoûtumais à elle : je ne l'aime point, mais elle eſt ſi bien née, que je la voyais partir avec une eſpéce d'inquiétude, que je n'ai jamais ſentie, une eſpéce de trouble - je ne ſçai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Friport.*

Adieu, Monſieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame : je n'approuve point cela : vous devriez reſter : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, le LORD MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô Ciel! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Mylord? que cet homme me choque avec ses graces!

MONROSE *à sa fille, tandis que Mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon pere, c'est.... ô Ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est Mylord Murrai, le plus galant homme de la Cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encor insulter à tant de malheurs! (*il tire son épée*) il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous? mon pere! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, est-ce ainsi que vous me trahissez!

FABRICE *se jettant au devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison,

je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de se battre quand ils ont envie ? les volontés sont libres, laissez les faire.

LORD MURRAI *toujours au fond du Théâtre à Monrose.*

Vous êtes le pere de cette respectable personne, n'est-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puisque tu le sçais, je ne le désavouë pas. Vien, fils cruel d'un pere cruel, acheve de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encor une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel !... vous oseriez !...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... - Pere de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connaissez moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ! ma grace ! le rétablissement de ma maison ! O Ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !... (*il se jette à ses pieds.*) ôtez-moi plûtôt cette

vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe ! Mon amant eſt digne de moi.

LORD MURRAI.

Embraſſez-moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de généroſité ?

LORD MURRAI *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

Le pere & la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT *à Fabrice.*

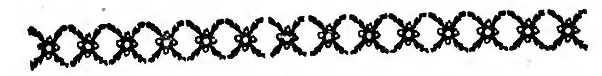
Mon ami, je me doutais bien que cette Demoiſelle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA
FEMME
QUI A RAISON,
COMEDIE.
EN TROIS ACTES, EN VERS.

Donnée ſur le Théâtre de Caronge, près Genève.



ACTEURS.

M. DURU.

Mme. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

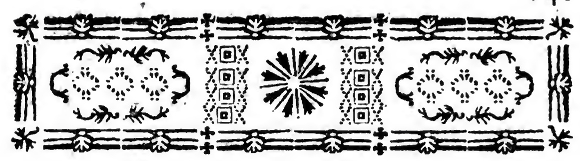
DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, Correspondant de M. Duru.

MARTHE, Suivante de Mme. Duru.

La Scène est chez Madame Duru.



LA *FEMME* QUI A RAISON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mme. DURU, le MARQUIS.

Mme. DURU.

MAis, mon très-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux? Le cas eſt inouï.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui:
Rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:

Pour votre intime ami dès long-tems je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Mme. DURU.

D'accord, mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous de conseils d'un tel homme ?

Mme. DURU.

Quoi ! pendant son absence ? ...

LE MARQUIS.

Ah ! les absens ont tort.
Absent depuis douze ans, c'est comme à-peu-près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie.
C'est pour vous amasser, avec la ladrerie,
Un bien que vous sçavez dépenser noblement;
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort aussi-tôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Erise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles d'aussi loin.
Pardonnez ...

Mme. DURU.

Je suis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur & mon Maître,
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime ... comme il faut ... pas trop fort ... sensément;
Mais je lui dois respect & quelque obéïssance.

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je pense.

Qui vous ? Vous, du respect pour un Monsieur
Duru ?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en
avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur,
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De souffrir qu'il joignît avec rude maniére
A vos tendres appas sa personne grossiére.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier!
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compere ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme. DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête
époux ?

Mme. DURU.

Hélas ! à vos désirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;

Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bancs aux Antipodes
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne ſuis pas le fait.
Du ſeul nom de Marquis ſa groſſe ame étonnée,
Croirait voir ſa Maiſon au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à ſa mere,
De cet amour ardent qu'elle voit ſans colére,
Daignez former, Madame, un ſi tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'oſe dire le ſien.
Qu'à jamais à vos pieds je paſſe ici ma vie.

Mme. DURU.

Oh, çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour croître mon bonheur
Je compte à votre fils donner auſſi ma ſœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame ſoumiſe
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Mme. DURU, le MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Eriſe,
Fléchiſſez votre mere, & daignez la toucher,
Je ne la connais plus, c'eſt un cœur de rocher.

Mme. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,

Qui veut obſtinément être de la famille.
Il eſt preſſant ; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE, *vivement.*

Oh ! non, ne craignez rien ; s'il n'a pû vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colére :
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire ?

Mme. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mere,
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah Madame !
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flâme ;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.

(*à Eriſe.*)

Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire !

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment !
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mme. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plûtôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux,
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe.
De cet épouvantail s'inquiéte ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon pere.



SCENE III.

Mme. DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, ah, l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour? Je veux m'y joindre auſſi,
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mere me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur,
Je compte abſolument jouir de cet honneur.
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure,
Je l'aime éperdûment, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une nôce après tout ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſçavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mere, & contre la coûtume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mere, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma ſœur, je réponds de moi-même ;

Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah ! vous êtes ſi bonne ! auriez vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur ?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable !
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable ?

DAMIS.

Déſeſpérerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frere & j'ai lû dans ſon cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai ſans réplique à ma mere.

DAMIS.

Je parle pour ma ſœur.

ERISE.

Je parle pour mon frere.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mme. DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmants & vos goûts ſont mon choix :
Je ſens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ſerons tous contens, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole & je vous la tiendrai.

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Ah !

Mme. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous allez encor dire :

Mais mon mari.

Mme. DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mme. DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré pere:
Sa fortune déja commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſur-tout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il réléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le Palais la robe d'Avocat:
Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
Il prétend aujourd'hui ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon, & la fille & le fils,
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſoluë.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mme. DURU.

Je crains quelque déconvenuë,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme. DURU.

Son cher Correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme depuis un an les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mme. DURU.

Oui, mais j'ai conſulté...

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mme. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſûrement contracter mariage.
Contre la volonté d'un propre pere.

DAMIS.

Non
Lorſque ce propre pere, étant dans la maiſon;
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde.
Mais quand ce propre pere eſt dans un bout du
monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mme. DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOilà Monſieur Gripon qui veut forcer la
porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous
importe.

Ce sont ses propres mots, faut-il qu'il entre ?

Mme. DURU.

Hélas !

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.



SCENE V.

Mme. DURU, le MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme. DURU.

SI tard, Monsieur Gripon ! quel sujet vous attire ?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mme. DURU.

Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre pere que je vous porte ici.
Ils le feront du moins, & sans beaucoup attendre.
Lisez. (*Il lui donne une Lettre.*)

Mme. DURU.

L'ordre est très-net, que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique & tout bâcler en bref.
Il reviendra bien-tôt ; & même, par avance,
Son Commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité

De dépêcher la chose avec célérité.

Mme. DURU *ironiquement.*

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE *ensemble.*

Tout comme vous, ma mere.

LE MARQUIS.

De nos communs désirs il faut presser l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON *brusquement.*

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame sa femme, & sur-tout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi...
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvaise augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, si-tôt ?

Mme. DURU.

Sans donner le tems de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter !
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevû son conjoint.

Mme. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mere, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser vôtre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme. DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh! Monsieur, je vous jure,
Qu'on ne sentit jamais un flâme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui régne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(*à Erise.*)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ERISE.

Je dis la même chose, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie
A plaire au tendre Amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre Amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(à Mme. Duru.)

Oh, çà, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion;
Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature;
J'amenerai demain le Futur, la Future.
Vous aurez des enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers, enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme. DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un pere, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que les déhors charmans.

DAMIS.

J'aime déja leur grace, & ſimple, & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur pere eſt le parfait modéle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

(à part.)

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là !

(à Mme. Duru.)

A demain donc, Madame; une nôce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Eh ! que faites-vous donc vers le soir ?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On se léve avant jour ; ainsi fait votre pere,
Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent ;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.
Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mme. DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE *l'arrêtant par le bras.*

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi ?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire ?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte, votre fille, & Phlipot votre fils ?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille avanture !

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,

Partager

Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON *à Mme. Duru.*

Madame, il nous faudra chasser cette Donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(Il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.)



SCENE VI.

Mme. DURU, ERISE, DAMIS, Le MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

EH bien ! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame, on vous y force, & tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

ERISE.

Je me flâte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain, qui tous nous inquiéte,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Mme. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à present deviennent superflus.
Résolvez-vous, Madame, où nous sommes perdus.

Mme. DURU.

Le péril est pressant, & je suis bonne mere,
Mais... à qui pourrons-nous recourir ?

MARTHE.

Au Notaire,
A la nôce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le Notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique :
S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison ;
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de chose à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frere.

Mme. DURU.

C'est votre avis à tous ?

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *ensemble.*

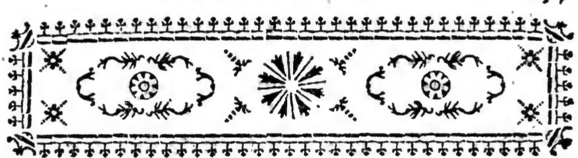
Oui, ma mere.

Mme. DURU.

Fort bien,
Je peux vous assûrer que c'est aussi le mien.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COmment! Dans ce logis est-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t'on fait la nuit dans la maison?
Quoi! Deux tables encor impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflans sur le plancher,
Et quatre violons qui ne pouvant marcher,
S'en vont en frédonnant à tâtons dans la ruë!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame est émuë
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en sçaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie, un transport inoui.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici,
Que livrés par avance au lien qui nous presse,

Après un long souper, la joie & la tendresse
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop du fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton pere à coup sûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te mariera ?

DAMIS.

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux sacrés, l'ame de la nature ;
Cette délicatesse & ces ravissemens,
Qui ne sont bien connus que des heureux Amans ;
Si vous sçaviez . . .

M. GRIPON.

Je sçais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Sifait, sifait.

DAMIS.

Comment ; vous aussi, vous ?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs ? . . .

M. GRIPON.

Et oui, oui. J'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon ;
Mais cela n'était pas comme ta belle flâme,

Ni ces discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le vois bien ; enfin, vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mere il faut que je m'abouche ;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mere en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi ? Ta mere !

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mere est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique, avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute, il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton pere, il viendra promptement ;
Et déja son Commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici ;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison ;
L'été sans évantail, & l'hyver sans manchon ;
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barême,
Et sçait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.

Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née.
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée.
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pied.
Dis-moi. Ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent ?

DAMIS.

Oh ! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il n'y revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpére
Moriginer bien-tôt cette tête légére ;
Mais ſur-tout plus de bal: je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chére.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais . . . me coucher. . . Je me flâte

Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai long-tems éveillé par l'amour.
(*Il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

LEs Romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon pere eſt auſſi détraquée,
De prétendre chez lui ſe rendre incognito.
Quel profit à cela? C'eſt un vrai vertigo.
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtére;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris.
Et... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUelle réception! après douze ans d'abſence.
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compere.

M. DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidéle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'eſt emportée !
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée,
Et j'y mettrais le feu ſans les dépens maudits
Qu'à bruler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire :
M'en voilà bien payé ; que réſoudre ? que faire ?
Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compere. Eh bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir ;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de régle, & les Loix violées ! ...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cens deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh ! j'ai le cœur nâvré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus : le voilà.

(*Il montre ſon Porte-feuille.*)

Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi ! n'eſt-ce que cela ?
Il faut ſe conſoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !..

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un Couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de ſix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouſtache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paſſer, m'invite en bégayant,
A venir déjeûner dans ſon appartement.

M. GRIPON.

Chaſſe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eſt ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eſt un profit tout clair. Tous ces gens-là, compere,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ;
Et pour vivre à ſon aiſe, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conſeillerais-tu de ſurprendre ma femme ?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conſeillerais-tu

D'attendre encor un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t'on reçu l'ordre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: sur ce point nous serons tous contens;
On aime avec transport déja mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine, au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément,
Et ta fille déja brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagére:
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent, c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... Si la nature est au moins assez forte,
Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu ; j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence.
Et je reviens, compere, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

LEs affaires vont bien ; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, & qui me pousse à bout.

Il faut tout obſerver, découvrir tout, voir tout.
(*On ſonne.*)
J'entends une ſonnette & du bruit ; on appelle.



SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH ! quelle eſt cette jeune & belle Demoiſelle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Eſt-ce ma fille ? Mais . . . j'en ai peur : en effet,
Elle eſt bien faite, au moins paſſablement jolie,
Et cela fait plaiſir. Ecoutez, je vous prie ;
Où courez-vous ſi vîte, aimable & cher enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma Maîtreſſe en ſon appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes ſuivante ? Et de qui, ma mignone ?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU *à part.*

Je veux de la fripone
Tirer quelque parti, m'inſtruire ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi ! Monſieur ?

M. DURU.

Sçavez-vous qui je ſuis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre Maître

Et de Monſieur Gripon. Je peux très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le tems preſſe,
Et voici le moment de coucher ma Maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train.

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on jouë,
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avouë
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous, bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun, Madame fait uſage
Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignone, ces diſcours me font peine à comprendre.
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le vois.

Vous me paraiſſez neuf quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,

Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite Maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpéce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous !

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde :
Ce n'eſt pas ſans regret, mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort ma belle ;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zéle
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vû,
Quelque Amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe.

MARTHE.

Quelque Amant ! vous oſez attaquer notre honneur ?

Quelque Amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sçais qui me tient, que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque Amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête, & trop douce personne ;
Et vous êtes un sot avec vos questions.

(*On sonne.*)

J'y vais... Un impudent, un rôdeur de maisons.

(*On sonne.*)

Tout-à-l'heure... Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier des secrets de famille.

(*On sonne.*)

Eh ! j'y cours... Un vieux fou que la main que voilà

(*On sonne.*)

Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.





SCENE VI.

M. DURU *seul.*

JE ne sçais si je dois en croire sa colére.
Tout ici m'est suspect ; & sur ce grand mystére
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point, je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin on peut se détourner.
Que vois-je ? Un beau Monsieur sortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maison.

SCENE VII.

M. DURU, le MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.
Ah ! que je suis heureux !

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor ? Fort bien.

Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas, gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en sçaurais douter.
Volets fermés, au lit, petit jour, porte close,
La suivante à mon nez complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi? Qui vous a dit cela.

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes.

Dans les Indes, je crois, coufu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaiffez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment !
Sa bonté m'eft toujours précieufe & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez befoin de fa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois dans la maifon.

M. DURU.

Je le vois... De Monfieur je fuis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guéres.
Soyez le bien venu, prenez fur-tout le foin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons befoin.
Bon foir.

M. DURU *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chére femme.
(*Au Marquis.*)
Que l'Enfer... Mais, Monfieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de fa fille eft-elle près d'ici.

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.
(*Il entre chez Erife & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eft néceffaire à toute ma famille :
Il fort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je fuccombe enfin.
Juftice ! je fuis mort.



SCENE VIII.

M. DURU, le MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

Eh ! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit ; je vous ai déja dit,
Qu'après qu'on a dansé on va se mettre au lit.
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire !
Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire ;
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat,
Juste Ciel ! & comment son frere l'Avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouie,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne sçais ; il paraît qu'il est extravagant ;
Votre pere, dit-il, l'a pris pour son Agent.

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamare ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sçais rien : cet homme est si bizarre !

ERISE.

Eſt-ce que mon mari, Monſieur vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari !.. J'en ſuis quitte encor à bon marché.
C'eſt-là votre mari ?

ERISE.

Sans doute, c'eſt lui-même.

M. DUMU.

Lui, le fils de Gripon ?

ERISE.

C'eſt mon mari, que j'aime.
A mon pere, Monſieur, lorſque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous ſommes ſerrés.

M. DURU.

Que la fiévre le ſerre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condeſcendre !...

M. DURU.

Maître Iſaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on penſait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entiére.

M. DURU.

Marié ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit derniére.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avouë, eſt un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monſieur ſçait qu'en la vie il eſt fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur pere.
Par exemple, le fils de ce Monſieur Duru
En eſt tout different, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût crû !
Serait-il point auſſi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma ſœur dans ſes bras en ce moment-ci goûte
Les premiéres douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre ſœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compere Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'eſt un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort diſtrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'eſprit net.

LE MARQUIS.

Le grand travaux & l'âge
Altérent la mémoire ainſi que le viſage.

M. DURU.

Ce double mariage eſt donc fait ?

ERISE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.
N'avez-vous donc pas vû les débris de la nôce!

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit
précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projetté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité,
Cela ſerait criant.

M. DURU.

Oh! la faute eſt légére.
Pourvû qu'on n'ait pas fait une trop forte chére,
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez ai-
mable.

ERISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vai enfin parler à ſa mere, & pour cauſe...

ERISE.

Ah! gardez-vous-en bien, Monſieur; elle re-
poſe.
Elle eſt trop fatiguée; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'avanture est fort bonne.
Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes des sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait. Je vais avec Madame,
Me rendre aux doux transports de la plus pure flâme.
Ecrivez à son pere un détail si charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sçais si ce pere
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAis Gripon, le compere ;
S'est bien pressé, sans moi de finir cette affaire.
Quelle fureur de nôce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.

De tant d'événemens j'ai la vûë ébahie.
J'arrive, & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte, en vérité, pour completter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme! hola, qu'on m'ouvre. (*Il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

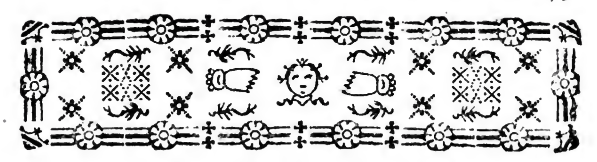
M. DURU.

Oh! ton Maître entrera,
Suivante impertinente, & l'on m'obéira.

Fin du ſecond Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-tems.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le Contrat & un écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout eſt aſſez conclu.
Vous radottez.

M. GRIPON.

Je viens pour conſommer la choſe.

M. DURU.

La choſe eſt conſommée.

M. GRIPON.

Oh ! oui ; je me propoſe
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels diſcours !

M. GRIPON.

Tout eſt prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez ; tout eſt fait.

M. GRIPON.

Çà, compere,
Votre femme eſt inſtruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vû ma femme ; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille, & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit preſſer ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. DURU.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A préſent dans ſon lit Phlipotte & ſes appas !
Les nôces, cette nuit, n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repaſſé ſes cornettes,
Elle s'habille en hâte ; & mon fils, ſon cadet,
Pour épargner les fraix, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille?

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout, je prétends tout connaître;
Fais descendre mon fils; va compere, dis-lui
Qu'un ami de son pere, arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne sçaurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre,
Il faut un Commissaire, il faut verbaliser,
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! court sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.



SCENE III.

M. DURU *seul.*

O Voyage cruel !
O pouvoir marital & pouvoir paternel !
O luxe ! maudit luxe ! invention du diable,
C'eſt toi qui corrompt tout, perd tout ; monſtre exécrable !
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés,
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceur, & ſur-tout de dépenſes,
Qui me glaçent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ;
Je ne ſçais ſi je dois en mourir de douleur :
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah ! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.
Quel habit ! pourquoi donc n'a-t'il point de rabat ?

SCENE IV.

M. DURU, le MARQUIS, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

QUel eſt cet homme ? Il a l'air bien attrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre pere.

DAMIS.

Prête-t'il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etez-vous Avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Etes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. DURU.

Mariés !

M. GRIPON.

Scélérat !

M. DURU.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le vois.

M. DURU.

Je veux ſçavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre pere, ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimathias !

DAMIS.

Mais la choſe eſt toute claire.
Vous ſçavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon pere
Enjoignait à ma mere, en termes très-précis,
D'établir, au plûtôt, & ſa fille, & ſon fils.

M. DURU.

Eh bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eſt aſſervie,
Non pas abſolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'eſt fait promptement.
Il eſt vrai qu'on n'a pas conclu préciſément
Avec ceux que ſa lettre a nommé par ſa cloſe ;
Mais le plus fort eſt fait, le reſte eſt peu de choſe.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eſt un homme...

M. GRIPON.

Ah ! c'eſt-là cet ami du logis.
On s'eſt moquez de nous ; je m'en doutais, compere,

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le Commiſſaire,
Vingt Huiſſiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt,
Cher ami de mon pere, apprenez que peut être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici ? Toi scélérat, faussaire ?
Egreffin, débauché, l'opprobre de ton pere ?
Qui n'es point Avocat !

SCENE DERNIERE.

Mme. DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE. Le MARQUIS *sortant de l'autre avec* ERISE. M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme. DURU, *dans le fond.*

MOn carrosse est-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, ce plaisant visage.
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mme. DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est Agent.

M. DURU *en colére se retournant.*

Oui, c'eſt moi.

MARTHE.

C'eſt Agent paraît peu patient.

Mme. DURU *avançant.*

Que vois-je! quels traits! c'eſt lui-même, & mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle eſt changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi racommoder ſes fautes près de moi.

Mme. DURU.

Quoi! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux?...

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *enſemble.*

Mon pere!

Mme. DURU.

Daignez jetter, Monſieur, un regard moins ſévére
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait crû le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du Barreau;
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton pere lui-même
S'eſt vû reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mme. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin ?
Vous recouvrez ici toute votre famille ;
Un gendre, un fils bien né, votre épouſe, une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

M. DURU *à part.*

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagére ;
Elle couſait, filait, faiſait très-mauvaiſe chére ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé Maître d'Hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit Marquis enſorcellé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un Avocat un pimpant égreffin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance ?
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit, un oiſif de la Cour !
Et portant au public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage !
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet Hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel pere !

LE MARQUIS.

Quel beau pere !

ERISE.

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mme. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grace, écoutez & jugez.
Alors que la misére à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortunes ;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins ;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eût acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien, commis à ma fidélité,
J'en sçus placer le fonds, il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

Mme. DURU.

Votre bien s'accrut ; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils,
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis :
Il fallait cultiver, non forcer la nature ;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture...
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais Avocat, un très-bon Officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille ;
La paix & les plaisirs régnent dans ma famille ;
Nous avons des amis ; des Seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée ;
La chére est délicate & toujours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort ; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grace au Ciel, causé de repentirs.
De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,

Et qui l'enſévelit eſt mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à ſoi-même ;
Faut-il, ſur ſon comptoir, l'œil trouble & le tein blême,
Manquer du néceſſaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après ſa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aiſance :
Le prix de vos travaux eſt dans la jouiſſance.
Faites votre bonheur en rempliſſant nos vœux.
Etre riche n'eſt rien : le tout eſt d'être heureux.

M. DURU.

Le beau ſermon du luxe & de l'intempérance !
Gripon, je ſouffrirais que pendant mon abſence
On diſpoſe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille ?

Mme. DURU.

Monſieurs, je vous en écrivis.
Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur pere devrait l'être.

M. DURU.

Non, je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mme. DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez ſoi.

Mme. DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah ! diſpoſez de moi.

Mme. DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,

Mes enfans ſont pourvus. Et puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie.
Mais, ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mme. DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés ?

Mme. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(*Il veut lui donner ſon Porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mme. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux :
Voilà les millions qui ſont cher à nos vœux.

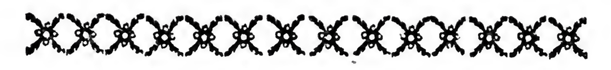
M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec conſtance,
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.







TABLE

Des Ouvrages Dramatiques contenus en ce Volume : avec les Piéces qui sont rélatives à chacun.

Fin de la Table du cinquiéme & dernier. Volume.



